



1, bd Anatole France - 69458 LYON CEDEX 06
Téléphone : 04 37 51 15 51 - Fax : 04 37 51 15 52
• <http://lyceeduparc.fr> • 0690026d@ac-lyon.fr

«Vôtre fils qui vous aime»

**L'expérience combattante telle qu'elle apparaît dans les lettres de
Jean Chambe à ses parents pendant la Grande Guerre.**

DÉPLAUDE Louise

HAUTAVOINE Henry

LAGARDE Alexandra

RUDITO Jean-Michel

Sous la direction de Maître Pascal OGIER

SOMMAIRE

INTRODUCTION	3
PREMIÈRE PARTIE - Jean Chambe, soldat, blessé, conducteur : une correspondance qui retrace des expériences multiples de la Première Guerre mondiale	7
<i>Chapitre I - La présentation de sa vie de mobilisé</i>	7
<i>Chapitre II - L'écriture des lettres</i>	24
<i>Chapitre III - Les éléments constitutifs de son environnement</i>	29
DEUXIÈME PARTIE - La nécessité d'écrire à ses parents : un moyen de continuer à vivre	41
<i>Chapitre IV - Un rituel codifié</i>	41
<i>Chapitre V - La mise en récit de ce qu'il vit</i>	48
<i>Chapitre VI - Le moyen de maintenir le contact avec sa vie antérieure à la guerre</i>	51
TROISIÈME PARTIE - Une distance protectrice vis-à-vis de la guerre	59
<i>Chapitre VII - Patrie ou famille?</i>	59
<i>Chapitre VIII - Une mort qui s'insinue de manière tenue</i>	69
<i>Chapitre IX - Peu écrire pour peu penser</i>	73
CONCLUSION	80
ANNEXES	82
LISTE DES CARTES ET DES ILLUSTRATIONS	99
BIBLIOGRAPHIE	101

INTRODUCTION

«Ce ne sont pas des soldats : ce sont des hommes. Ce ne sont pas des aventuriers, des guerriers, faits pour la boucherie humaine [...]. Ce sont des laboureurs et des ouvriers qu'on reconnaît dans leurs uniformes. Ce sont des civils déracinés. Ils sont prêts. Ils attendent le signal de la mort et du meurtre ; mais on voit, en contemplant leurs figures entre les rayons verticaux des baïonnettes, que ce sont simplement que des hommes.»¹

Sous les uniformes tachés de sang et de boue de la Première Guerre mondiale se trouvent non pas des militaires, mais des hommes, des individus pourvus d'une identité et d'une histoire. Aujourd'hui, leurs carnets personnels, leurs lettres, constituent des témoignages directs de leur expérience au moment où ils l'ont vécue, témoignages qui acquièrent plus de valeur maintenant, alors qu'un siècle nous sépare du premier conflit d'importance mondiale, et qu'aucun combattant de celui-là n'est encore en vie.

Parmi ces sources, il nous paraît intéressant de se pencher sur le récit qu'un de ces soldats ordinaires, avant tout homme, a pu faire à sa famille. Parmi eux, nous avons retrouvé les lettres de Jean Chambe² envoyées à ses parents, conservées jusqu'alors dans sa famille. Il nous a été possible d'interroger un des fils de Jean Chambe, Claude, sur la vie de son père, notamment après la guerre. Bien que son témoignage doive être considéré avec une certaine distance, nous avons tenu à l'utiliser ponctuellement pour montrer les conséquences à long terme de l'expérience combattante. D'autre part, les lettres de Jean Chambe ont déjà été utilisées dans le mémoire de maîtrise de Mme Catherine Chambe, dirigé par Gilbert Garrier, intitulé *D'une terre à l'autre... Saint-Martin-en-Haut pendant la Grande Guerre*, et achevé en septembre 1994. Cependant, ce travail s'était intéressé au village entier de Jean Chambe, et n'avait pas fait de ses lettres le centre de ses recherches. C'est pourquoi il nous a paru pertinent de réinvestir certains éléments de ce mémoire lorsqu'ils entraient en perspective avec notre travail. Ce dernier s'inscrit donc dans la poursuite des recherches réalisées sur la place des paysans d'un village des Monts du Lyonnais dans la Première Guerre mondiale, en se concentrant néanmoins sur un individu en particulier.

¹ Henri Barbusse, *Le Feu*, «Chapitre XX: Le Feu», 1916, Editions Flammarion, p.323

² Cf annexes p. 84 : Photographie de Jean Chambe

Cette étude détaillée d'un cas particulier prend sens au sein d'une historiographie de la Grande Guerre qui a d'abord été purement factuelle et militaire, puis socio-culturelle. En effet, de nombreuses analyses démontrent l'existence d'une culture de guerre, qui serait le fait d'une masse indifférenciée de Français tous engagés uniformément dans l'effort de guerre, à l'exception des mutins. Or, si ces analyses sont significatives, il ne faut pas oublier que toute généralisation demeure réductrice : pour cette raison il devient primordial de réintroduire du particulier au sein de cette histoire globale de la Première Guerre mondiale. Le cas de Jean Chambe est donc isolé, et ne pourra en aucun cas être entièrement étendu à la masse des soldats. Il sera néanmoins intéressant de le confronter aux grandes thèses de l'historiographie socio-culturelle de la Grande Guerre, et de voir s'il vient les confirmer ou s'il relève plutôt de l'exception dans une culture globale. Le fait qu'il s'agisse d'un soldat relativement banal, d'origine rurale, peu lettré, non gradé, n'ayant participé à aucun fait militaire particulier, nous permet de nous représenter de manière approximative quel genre de lettres la majorité des combattants pouvaient écrire à leur famille.

Jean Chambe est né le 18 mars 1894 à Layat³, un lieu-dit à environ trois kilomètres de Saint-Martin-en-Haut⁴ (que nous nommerons quelquefois Saint-Martin), commune elle-même à environ vingt-cinq kilomètres au sud-ouest de Lyon. Il passe son enfance et son adolescence dans un univers rural, puisque ses parents sont cultivateurs⁵ : il est donc probablement très tôt impliqué dans les travaux agricoles. Sa famille fait néanmoins preuve de modernité, et investit avant 1900 dans une moissonneuse lieuse⁶. Par conséquent, nous sommes face à un individu qui n'a probablement jamais réellement quitté son pays natal avant sa mobilisation. De fait, tous ses souvenirs, toutes ses représentations sont intimement liés à ce décor, qui est en opposition totale avec celui de la guerre.

Jean Chambe fait partie d'une large fratrie à laquelle il est très lié. L'aîné, Étienne, a 24 ans lorsqu'il est mobilisé, et meurt dès septembre 1914. Barthélémy est âgé de 22 ans quand la guerre éclate, et meurt également sur le front en septembre 1916. Jean est le troisième fils de la famille. Suivent également Marie, et Joannes, qui n'est mobilisé qu'en 1917 à 20 ans. Antonin, aussi nommé Tony par Jean, Claudius et Claudine restent à l'arrière, à cause de leur âge ou de leur sexe. Nous constatons que l'expérience de la guerre est partagée par toute la famille de Jean Chambe, et que ce dernier doit faire face à la perte de ses frères en

³ Mémoire de maîtrise de Catherine Chambe, *D'une terre à l'autre ... Saint-Martin-en-Haut pendant la Grande Guerre*, septembre 1994, dirigé par Gilbert GARRIER

⁴ Cf annexes p. 85 : Photographie de la place du marché de Saint-Martin-en-Haut au début du XXème siècle

⁵ Mémoire de maîtrise de Catherine Chambe, *D'une terre à l'autre ... Saint-Martin-en-Haut pendant la Grande Guerre*, septembre 1994, dirigé par Gilbert GARRIER

⁶*Ibid.*

pleine guerre. Nous pourrions donc chercher à déceler ses réactions face aux bouleversements que connaît sa famille, et à voir comment il supporte la transformation des rapports familiaux, dans une sphère sociale très soudée.

Il reçoit une instruction à l'école privée des garçons de Saint-Martin, tout comme ses frères. Il y obtient son certificat d'études⁷, ce qui démontre une certaine maîtrise de l'écrit de sa part. Néanmoins, on peut s'étonner de l'orthographe approximative que l'on retrouve dans ses lettres : nous avons par ailleurs choisi de laisser les citations telles quelles, en conservant les fautes d'orthographe présentes. Nous avons donc affaire à un paysan lettré, mais qui a probablement délaissé l'écriture une fois parti de l'école ; de même ses parents savent lire et écrire, mais n'utilisent peut-être pas ces compétences de manière très régulière : la guerre transforme le rapport qu'ils ont à leurs enfants, et l'écriture devient le seul moyen de communication régulière.

La confrontation à un nouvel univers, celui de la guerre totale, est très difficile pour le paysan transformé en soldat. La perception de Jean Chambe évolue à travers cette découverte de nouveaux lieux, de nouvelles gens, de nouvelles habitudes. Nous tenterons néanmoins de confronter les éléments constitutifs de ses lettres à des données extérieures, telles que les écrits d'autres soldats sur la guerre, comme *Le Feu* d'Henri Barbusse. Dans un souci d'objectivité, nous essaierons également de nous référer autant que possible aux Journaux des Marches et des Opérations (abrégé par la suite en «JMO») des compagnies respectives de Jean Chambe. Cependant, Jean Chambe passe moins de quatre mois sur le front au cours de ses quatre ans de mobilisation : la comparaison avec les JMO n'est donc possible que durant cette période, ce qui nous a forcé à utiliser d'autres points de comparaison durant les autres moments de son parcours.

Il a en outre parfois été difficile de retracer le parcours exact de Jean Chambe, ce qui nous empêche une fois de plus de trouver des correspondances entre les JMO et ses lettres. Ces difficultés proviennent en effet de la singularité de la source même. Les lettres de Jean Chambe n'ont pas pour but de retracer son parcours, mais de maintenir un contact avec ses parents. Nous ne devons donc pas les considérer comme l'équivalent d'un témoignage détaillé qu'il aurait fait sur la guerre, ou comme la production écrite de ce que lui a inspiré le conflit. Au contraire, nous devons prendre en compte le fait que ces missives s'adressent à ses parents auxquels il s'engage à écrire régulièrement : en toute logique, elles ne sont pas la formulation directe de ses sentiments ou de ses idées sur ce qu'il vit, mais bien l'évocation de ces derniers à ses parents. Il s'agira alors de se demander quel récit épistolaire Jean Chambe, un jeune

⁷*Ibid.*

adulte paysan encore dépendant de sa famille, peut faire de son expérience de la Première Guerre mondiale à ses parents. Nous chercherons donc à étudier les faits objectifs que ces lettres dépeignent, mais également, après avoir considéré les particularités de l'échange épistolaire, les pensées, les sentiments et les désirs qu'elles n'expriment pas à première vue, mais qui peuvent être révélateurs de l'esprit du paysan transformé en soldat.

PREMIÈRE PARTIE

Jean Chambe, soldat, blessé, conducteur : une correspondance qui retrace des expériences multiples de la Première Guerre mondiale

CHAPITRE I

La présentation de sa vie de mobilisé

Le parcours en trois temps de Jean Chambe

L'ensemble des lettres que nous possédons nous permettent de retracer le parcours de Jean Chambe à la fois dans une chronologie et dans des lieux. Apparaissent alors plusieurs temps depuis le moment où il est mobilisé en septembre 1914 jusqu'à la fin de la guerre : l'entraînement (en **bleu**), le front (en **rouge**), l'hôpital (en **vert**), les permissions (en **violet**) et le travail de conducteur (en **orange**).

Dates	Lieu	Régiment	Lettres
Du 07/09/1914 au 18/09/1914	Fort Lamothe, Lyon, Rhône	158ème régiment d'infanterie, 28ème compagnie	7/09/1914, 09/09/1914, 13/09/1914, 18/09/1914
Du 20/09/1914 au 18/11/1914	Camp de La Valbonne, Ain	158ème régiment d'infanterie, 12ème compagnie à partir du 07/12/1914	20/09/1914, 26/09/1914, 30/09/1914, 01/10/1914, 22/10/1914,

			29/10/1914, 04/11/1914, 18/11/1914
Du 19/12/1914 au 25/12/1914	Gauchin-le-Gal (nom officiel : Gauchin Légal) Pas-de-Calais	158ème d'infanterie, 12ème compagnie, 21ème corps, 43ème division	19/12/1914, 25/12/1914
Du 05/01/1915 au 08/03/1915	Villers-Châtel, Pas-de-Calais	158ème régiment d'infanterie, 12ème compagnie	5/01/1915, 09/01/1915, 22/01/1915, 06/02/1915, 12/02/1915, 16/02/1915, 23/02/1915, 02/03/1915, 08/03/1915

Du 19/03/1915 au 22/05/1915	Hôpital de Cloyes, Loire et Loire		(Lettres du médecin traitant en vert.) 19/03/1915, 27/03/1915, 30/03/1915, 09/04/1915, 14/04/1915, 19/04/1915, 02/05/1915, 03/05/1915, 07/05/1915, 09/05/1915, 13/05/1915, 15/05/1915, 21/5/1915, 22/05/1915
Entre le 22/05/1915 et le 14/06/1915	Permission à Saint-Martin-en-Haut		
Du 14/06/1915 au 17/06/1915	Entraînement à Lyon	158ème régiment d'infanterie, 26ème compagnie	14/06/1915, 17/06/1915
Du 17/06/1915 au 03/08/1915			Pas de lettres
Du 03/08/1915 au 30/08/1915	Roybon, Isère	158ème régiment d'infanterie, 25ème compagnie	3/08/1915, 05/08/1915, 08/08/1915,

			21/08/1915, 30/08/1915
Du 13/09/1915 au 05/10/1915	Pas-de-Calais (autour de Souchez où il est blessé le 25/09/1915)	97ème régiment d'infanterie, 9ème compagnie	13/09/1915, 27/09/1915, 05/10/1915
Du 07/10/1915 au 14/08/1916	Hôpital de Bel-Air, Nantes ⁸		(Lettres du médecin traitant en vert.) 7/10/1915, 11/10/1915, 14/10/1915 , 17/10/1915, 19/10/1915, 22/10/1915, 30/10/1915, 04/11/1915, 12/11/1915, 14/11/1915, 24/11/1915, 27/11/1915, 07/12/1915, 10/12/1915, 28/12/1915, 04/01/1916, 06/01/1916, 7/01/1916, 11/01/1916, 14/01/1916,

⁸ Cf annexes p. 86 : Carte postale de la cathédrale de Nantes

			25/01/1916, 20/01/1916, 02/02/1916, 09/02/1916, 10/02/1916, 12/02/1916, 27/02/1916, 29/02/1916, 05/03/1916, 17/03/1916, 27/03/1916, 03/04/1916, 08/04/1916, 14/04/1916, 24/04/1916, 27/04/1916, 10/05/1916, 23/05/1916, 03/06/1916, 22/06/1916, 26/06/1916, 03/07/1916, 13/07/1916, 16/07/1916, 20/07/1916, 22/07/1916, 23/07/1916, 26/07/1916, 27/07/1916, 07/08/1916, 14/08/1916
--	--	--	--

Du 14/08/1916 au 23/10/1916			Pas de lettres
Du 23/10/1916 au 31/10/1916	Déplacements autour de Lyon et Chambéry	97ème régiment d'infanterie, 29ème compagnie	31/10/1916
Du 06/01/1917 au 08/01/1917	Déplacements autour de Lyon et Chambéry	Conducteur A.LG.P 202 convois autos par B.C.M Paris	06/01/1917, 08/01/1917
Du 8 janvier au 19 avril 1917			Pas de lettres
Le 19/04/1917	Chambéry	9 Hussard P.H.R	19/04/1917
Du 19/04/1917 au 18/07/1917			Pas de lettre : seulement une carte du 01/06/1917 («je suis rentré à Vancia», évoque comme ancien lieu «Sermez»)
Du 18/07/1917 au 21/08/1917	IP 560 Lyon Part Dieu à Lyon	Conducteur autos T.P 560	18/07/1917, 06/08/1917, 16/08/1917, 21/08/1917
Du 03/09/1917 au 19/09/1917	TP 550 Versailles à Seine et Oise, «cantonement de Glatigny»	Conducteur autos T.P 550 Versailles	03/09/1917, 12/09/1917, 17/09/1917,

			18/09/1917, 19/09/1917
Du 06/10/1917 au 23/04/1918	Convois automobiles par B.C.M à Paris, autour de Saint-Dizier	Changement d'adresse mais pas de lieu : de R.G.A.L (Réserve Générale d'Artillerie Lourde) → A.L.G.P «Artillerie Lourde de Grande Puissance» 202 15/01/1918 (toujours «conducteur A.L.G.P. pour convois autos par R.C.M.»)	06/10/1917, 11/10/1917, 15/10/1917, 18/10/1917, 26/10/1917, 29/10/1917, 30/10/1917, 02/11/1917, 05/11/1917, 08/11/1917, 11/11/1917, 15/11/1917, 21/11/1917, 24/11/1917, 13/12/1917, 16/12/1917, 19/12/1917, 25/12/1917, 09/01/1918, 11/01/1918, 15/01/1918, 21/01/1918, 24/01/1918, 30/01/1918, 04/02/1918, 13/02/1918, 17/02/1918, 21/02/1918, 23/02/1918, 24/02/1918, 27/02/1918,

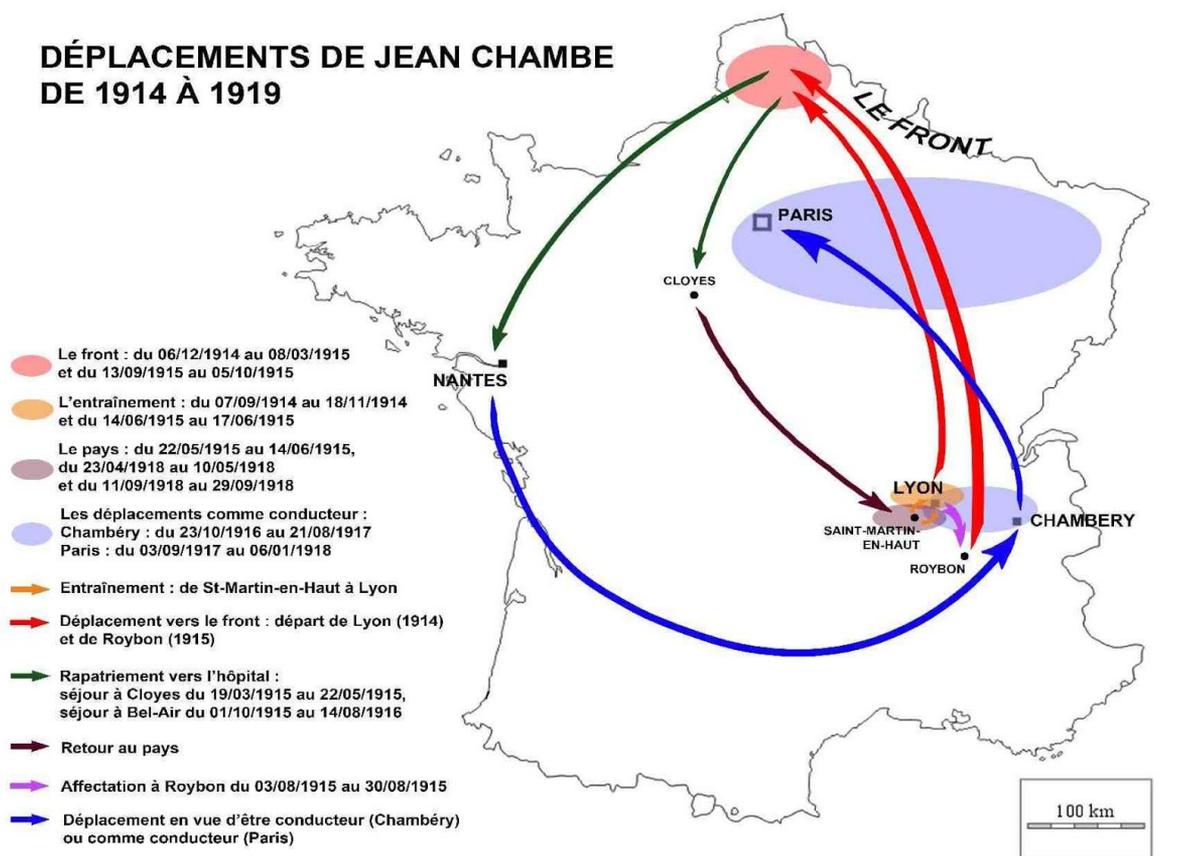
			04/03/1918, 06/03/1918, 12/03/1918, 16/03/1918, 19/03/1918, 27/03/1918, 01/04/1918, 09/04/1918, 15/04/1918, 19/04/1918, 21/04/1918, 23/04/1918
Entre le 23/04/1918 et le 10/05/1918	Permission à Saint-Martin-en- Haut		
Du 10/05/1918 au 11/09/1918	Convois entre Toul, Troyes, Saint-Dizier, Epinal		10/05/1918, 22/05/1918, 26/05/1918, 01/06/1918, 05/06/1918, 10/06/1918, 15/06/1918, 27/06/1918, 08/07/1918, 13/07/1918, 15/07/1918, 19/07/1918, 24/07/1918, 27/07/1918, 31/07/1918, 08/08/1918, 13/08/1918,

			19/08/1918, 22/08/1918, 24/08/1918, 01/09/1918, 04/09/1918, 07/09/1918, 11/09/1918
Entre le 11/09/1918 et le 29/09/1918	Permission à Saint-Martin-en- Haut		
Du 29/09/1918 au 06/01/1919	Convois entre Troyes, Saint- Dizier, Nancy, Chamouilly	«A.L.G.P. 202 secteur 29»	29/09/1918, 09/10/1918, 24/10/1918, 27/10/1918, 04/11/1918, 10/11/1918, 27/11/1918, 05/12/1918, 07/12/1918, 11/12/1918, 16/12/1918, 18/12/1918, 26/12/1918, 06/01/1919

Ces différents temps nous permettent de repérer plusieurs zones géographiques⁹ sur lesquelles vit Jean Chambe selon les périodes.

⁹ Cf annexes p. 87 : «Les différentes zones où vit Jean Chambe entre 1914 et 1919.»

DÉPLACEMENTS DE JEAN CHAMBE DE 1914 À 1919



L'entraînement se déroule à Lyon, entre différents camps¹⁰ et forts militaires¹¹. Il est composé d'exercices physiques qui visent à former les soldats avant qu'il ne partent pour les tranchées, que Jean Chambe relate à ses parents.

«nous allions à la Valbonne : nous sommes sortis de Lyon à 2 heures du matin et nous sommes arrivés vers 10 heures et demi, il y a près de 35 kilomètres je ne suis pas fatigué je n'ai rien blessé des pieds.»¹²

Cet entraînement a également lieu en août 1915 en Isère : Jean Chambe est alors affecté dans une ferme à la campagne.

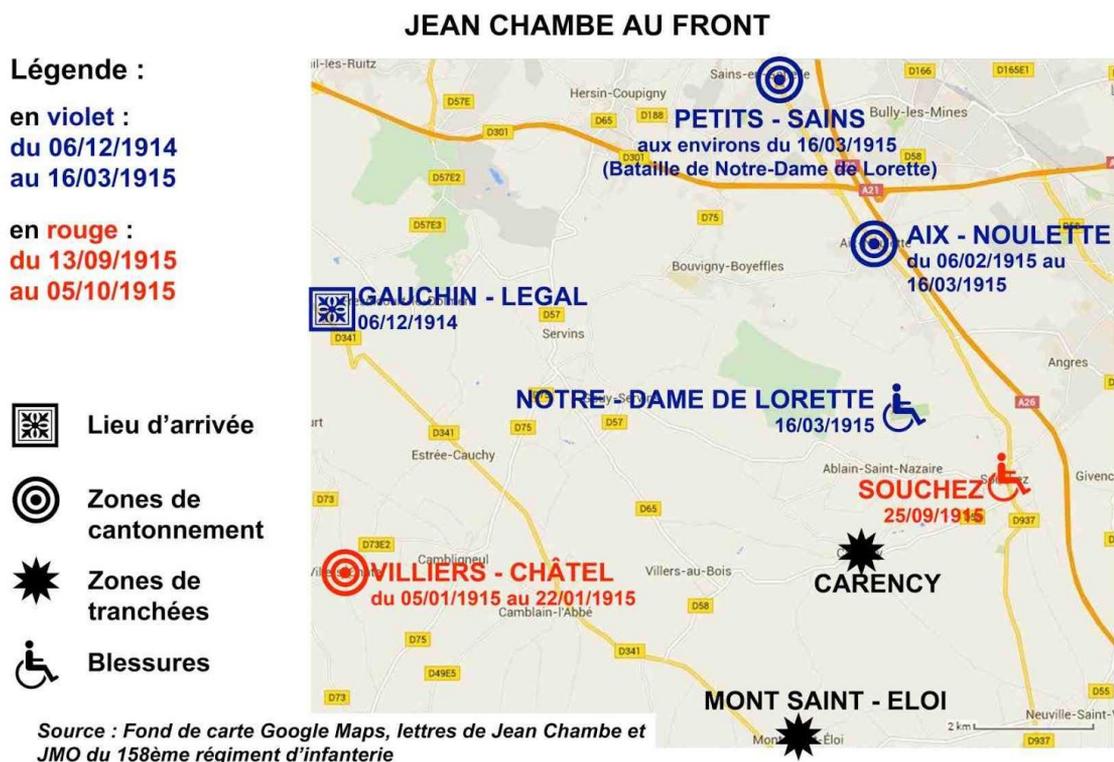
L'expérience proprement combattante de Jean se déroule sur le front de l'Artois, dans le Nord-Pas-De-Calais. La confrontation entre ses lettres et le JMO permet de repérer les

¹⁰ Lettre du 17/06/1915 : «Je crois que nous partirons les premiers jours de la semaine prochaine pour le camp de Chambarant où ailleurs.»

¹¹ Lettre du 07/09/1914 : «J'ai fait bon voyage nous sommes rentrés au fort Lamotte dans la matinée.»

¹² Lettre du 20/09/1914

villes par lesquelles il passe, l'organisation du front entre les zones de cantonnement et les tranchées et les lieux où il est blessé.



La vie de Jean Chambe au front ne se déroule pas seulement dans les tranchées : elle est également constituée de «périodes de vide»¹³. En hiver, ils passent en général 48 heures aux tranchées¹⁴, et parfois seulement 24 heures¹⁵, si les conditions climatiques permettent d'effectuer la relève. En été en revanche les relèves sont beaucoup moins fréquentes¹⁶, sans doute parce que les conditions sont moins extrêmes.

En ce qui concerne les périodes d'hospitalisation¹⁷, nous possédons de nombreuses lettres du médecin traitant qui tiennent la famille du convalescent informée de l'évolution de

¹³ Lettre du 05/01/1915 : Jean Chambe indique que cela fait un mois qu'ils ne sont pas allés dans les tranchées : «8 jours dans un village et 8 jours dans un autre».

¹⁴ Lettre du 05/10/1915 : «on dit que nous allons aux tranchées pour 48h, car maintenant l'hiver on se relève souvent.»

¹⁵ Lettre du 06/02/1915 : J.Chambe indique que la relève s'effectue toutes les 24 heures.

¹⁶ Lettre du 13/09/1915 : J.Chambe indique qu'il est resté quatre jours dans les tranchées.

¹⁷ Cf annexes p. 88 : Photographie de Jean Chambe à l'hôpital

son état de santé¹⁸. Jean Chambe est blessé deux fois : la première à Notre-Dame de Lorette le 16 mars 1915, la seconde à Souchez le 25 septembre 1915. Dans les deux cas, il s'agit de blessures par éclats d'obus, qui sont les blessures les plus répandues¹⁹. La première est bénigne²⁰ et rapidement guérie²¹, mais Jean Chambe reste à l'hôpital jusqu'à ce que son frère Barthélémy soit également en état de sortir, grâce à la bienveillance du major²². La seconde blessure est plus grave : un éclat d'obus lui traverse le poignet et un autre atteint son dos, ce qui explique qu'il soit opéré une première fois le 15 octobre 1915, puis de nouveau à plusieurs reprises. La gravité de cette blessure justifie l'hospitalisation de Jean Chambe à l'hôpital de Bel-Air²³, qui est un hôpital de la Société de Secours aux Blessés Militaires, la plus ancienne des trois sociétés de la Croix Rouge Française. Cet hôpital disposait de 200 lits avant la guerre, et en propose 301 le 30 septembre 1916. Jean Chambe fait partie des 3221 blessés soignés entre le début de la guerre et le premier novembre 1918²⁴.

A l'hôpital de Bel-Air, ses occupations sont diverses. Il reçoit la visite d'une demoiselle²⁵, la cousine d'une infirmière²⁶, qui doit représenter une possibilité de discussion et de contact avec une femme, ce qui est assez exceptionnel en temps de guerre. Les divertissements sont nombreux : les fêtes sont animées²⁷, Jean Chambe s'occupe en fabriquant de petits objets²⁸, certains font des collections²⁹.

¹⁸ Lettres du médecin traitant du 19/03/1915, 30/03/1915, 09/04/1915, 03/05/1915, 09/05/1915, 15/05/1915, 22/05/1915, 06/01/1916, 14/01/1916, 09/02/1916, 05/03/1916, 24/04/1916, 13/07/1916, 23/7/1916, 27/07/1916

¹⁹ Cf annexes p. 89 : Tableau statistique des différents types de blessures réalisés par Catherine Chambe.

²⁰ Lettre du médecin traitant du 19/03/1915 : «Plaie du cuir chevelu par éclat d'obus, pronostic bon.»

²¹ Lettre du médecin traitant du 22/05/1915 : «Guéri. Sort le 26 courant.»

²² Lettre du 07/05/1915 : «Avant hier le major s'est aperçu qu'il restait un petit corp étranger dans la bléssure de Barthélémy, car ça formait une petite bosse, il lui a fait une incision pour l'enlever, c'était un tout petit éclat guère plus gros qu'une tête d'épingle, il a dit qu'il faudrait une huitaine de jours pour que ça soit complètement cicatrisé. Hier il est passé un général inspecteur des armées tous ceux qui étaient a peu près guérris il les faisait porter sortants il en a été ainsi pour moi, il n'a rien dit de Barthélémy car il avait un bandeau à la tête, mais le major nous a dit après qu'il nous ferait pas partir l'un sans l'autre c'est à dire quand Barthélémy sera guéri, très probablement d'aujourd'hui en huit, car il y a trois départs la semaine prochaine, le lundi, le mercredi et le vendredi.»

²³ Lettre du le 05/10/1915 : «Je viens d'arriver à l'hôpital (...) Voilà hopital de Bel-air rue de Bel-air n°16-salle 5 Nantes Loire inférieure»

²⁴ Cf annexe p. 91 : Le bulletin d'information de la SSBM, *Conseil départemental de la Croix Rouge Française de Nantes*.

²⁵ Lettre du 14/11/1915 : «La demoiselle qui est venu me voir peut avoir de 25 à 28 ans elle reviendra peut-être bientôt car il y a 15 jours aujourd'hui qu'elle est venue.»

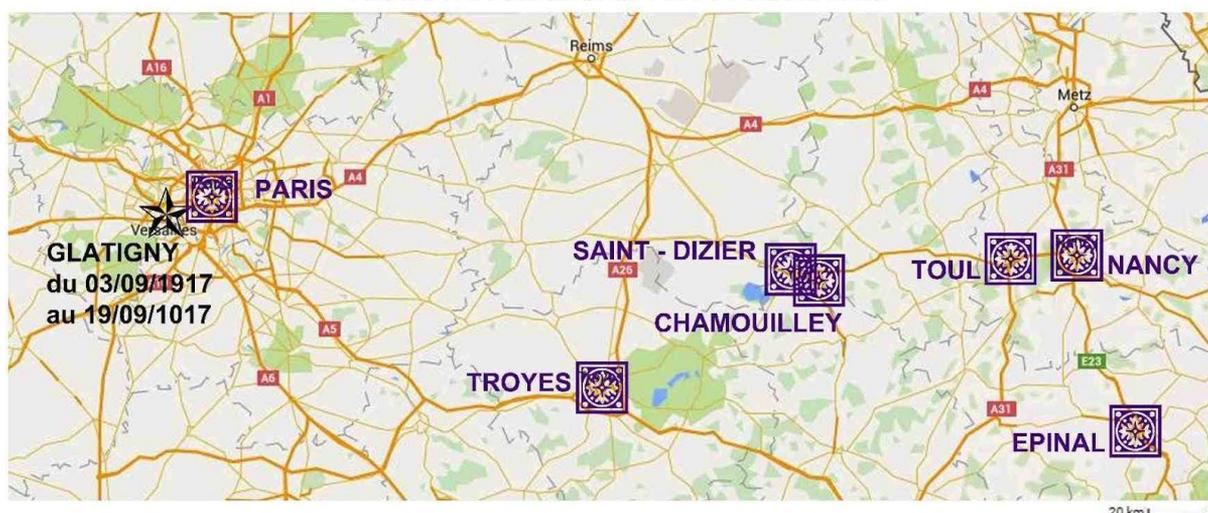
²⁶ Lettre du 27/11/1915 : «j'oubliais de vous dire que la demoiselle est revenue me voir dimanche elle m'a apportée quelques pomme. elle est la cousine de l'une des infirmières de ma salle.»

²⁷ Lettre du 04/01/1916 : «on a eu des seances de cinématographe des petits cadeaux et une tombola ou j'ai gagné ces cartes lettres.»

²⁸ Lettre du 20/01/1916: Fabrication d'une bonbonnière «en forme de poire que j'ai très bien réussi, puisque ce fera plaisir à Marie et à Claudine.»

A l'hôpital succédait «la Terre promise finale»³⁰, c'est-à-dire une permission plus ou moins longue suivie de la réforme ou d'une affectation à l'arrière. Ainsi, Jean Chambe est affecté au service automobile entre août et octobre 1916, sans doute après une permission à Saint-Martin-en-Haut dont nous n'avons aucune trace. Il signe alors la plupart de ses cartes «Jean conducteur A.L.G.P. 202 envois autos par B.C.M. Paris.»³¹. Son travail ne se cantonne pas à celui de conducteur, puisqu'il est employé à des tâches diverses selon le besoin³². S'il demeure exigeant, ce métier semble moins éprouvant que d'autres, notamment en ce qui concerne le temps de travail³³. Jean Chambe effectue au début de sa carrière de conducteur des convois du côté de Lyon et de Chambéry, mais il est dès septembre 1917 envoyé en région parisienne où il conduit jusqu'à la fin de la guerre.

ZONE DE DEPLACEMENTS DE JEAN CHAMBE COMME CONDUCTEUR ENTRE LE 03/09/1917 ET LE 06/01/1918



 Zone de cantonnement

 Déplacements

Source : Fond de carte Google Maps
et lettres de Jean Chambe

Lettre du 03/07/1916: «J'ai fait un tapis que j'emporterai en m'en allant et je veus en faire encore un ce sont de petits tapis de table de nuit.»

²⁹ Lettre du 16/07/1916: «Quand vous me répondez je voudrais que vous m'envoyez un billet d'un franc et un de 2 franc, c'est pour une personne qui fait la collection de tous les billets de tous les département il a déjà celui de 50 centimes du Rhône, mais il n'a pas les deux autres.»

³⁰ Jacques Meyer, *La vie quotidienne des soldats*

³¹ Lettre du 28/01/1918.

³² Lettre du 24/02/1918 : «je fais plutôt le mécanicien que le conducteur».

³³ Lettre du 08/07/1918 : «D'habitude nous ne travaillons jamais le dimanche».

La mort de ses frères et les permissions qui ponctuent son parcours

Jean Chambe fait partie d'une fratrie de quatre garçons, dont Étienne et Barthélémy sont les aînés. Étienne³⁴ est mobilisé sur le front dès août 1914 car il a effectué son service militaire avant le commencement de la guerre. En effet, la loi du 21 mars 1905 impose le service militaire universel et égalitaire, ainsi dès 1914, 292 447 hommes sont mobilisés.³⁵ Très vite les pertes humaines s'élèvent pour atteindre près de 1.3 millions de morts ou disparus à la fin de la guerre.³⁶ Jean Chambe quant à lui perd ses deux frères durant la guerre : Étienne meurt le 6 septembre 1914 au début de la guerre et Barthélémy le 6 septembre 1916. La mort de ses deux frères lui permet probablement d'être retiré du front pour devenir conducteur à partir de 1916, même si son cas de figure n'est pas isolé. En atteste l'exemple de la famille Jardot où les cinq frères sont tués en l'espace de neuf mois, décimant la famille dès l'année 1915³⁷. Même si Jean Chambe perd ses deux frères, il est mobilisé pendant les quatre années ; cependant, des périodes de repos lui sont accordées. Au cours des années 1914 et 1915, lorsque le jeune homme est sur le front, il n'obtient pas de permissions. En effet, au début de la guerre les soldats n'ont pas de permissions : ce n'est qu'à partir du 30 juin 1915 que le général Joffre instaure une permission de huit jours par an pour tous les soldats, qui sera réduite à 6 jours dès le mois d'août³⁸, et ce n'est qu'en mai 1915 que Jean Chambe part en permission, après un séjour de deux mois et demi à l'hôpital. Il rentre chez lui à Saint-Martin du 22 mai jusqu'au 14 juin. Il évoque de nombreuses fois cette permission dans sa correspondance lorsqu'il est encore à l'hôpital, laissant apparaître le fort désir de rentrer chez lui³⁹.

«je crois que nous resterons encore quelques jours ici, après on nous enverra dans un hôpital dépôt de convalescents et c'est là que nous aurons une permission avant de rentrer au dépôt»⁴⁰

³⁴ Cf annexes p. 90 : Photographie d'Étienne Chambe

³⁵ Article extrait de la *Revue Internationale d'Histoire Militaire*, in http://www.institut-strategie.fr/RIHM_83_26.htm

³⁶ Article *Morts pour la France de la Première guerre mondiale*, visible sur <http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/article.php%3Flarub%3D24%26titre%3Dmorts-pour-la-france-de-la-premiere-guerre-mondiale>

³⁷ Témoignage extrait de l'article de l'*Express*,

http://www.lexpress.fr/actualite/societe/1914-1918-les-jardot-une-fratrie-decimee-au-combat_1563160.html

³⁸ <http://14-18.crdp-limousin.fr/ep-001/2014/09/03/les-permissions/>

³⁹ Lettres du 14/04/1915, 19/04/1915, 02/05/1915, 13/05/1915

⁴⁰ Lettre du 07/03/1915

Cependant, même si Jean Chambe n'a pas souvent de permissions, pendant les périodes d'entraînement qui suivent son hospitalisation, le jeune homme rentre chez lui pour une journée seulement, le dimanche généralement. Nous supposons que ces permissions de 24 heures n'ont lieu que parce que Jean Chambe peut faire les allers-retours dans la même journée. En effet, il fait son entraînement dans la région lyonnaise.⁴¹

Si le jeune homme est conducteur à partir de 1916, nous ne trouvons trace de permissions qu'au début de 1918. Il est important de garder à l'esprit que les périodes de permissions dans cette étude se fondent sur les dates des lettres retrouvées, et que Jean Chambe ne donne jamais de dates ou d'informations précises à ses parents⁴².

«Quand a ma permission j'espère y être dans un mois si ça marche régulièrement et cette fois-ci j'ai bien espoir que ce sera la dernière car je crois que la fin de la guerre n'est pas loin maintenant.»⁴³

D'après les lettres, Jean Chambe part deux fois en permission en 1918, la première du 23 avril jusqu'au 10 mai et la seconde du 11 septembre jusqu'au 29 novembre. Toutes deux durent plus d'une semaine. Ces périodes sont plus étendues que les données officielles⁴⁴, cependant la comptabilisation des permissions est approximative.

Ainsi, si l'on considère l'ensemble de la période de la guerre, Jean Chambe ne semble pas avoir plus de permissions que la norme⁴⁵, puisqu'on décompte 31 jours de permissions lorsqu'il devient conducteur.

Un parcours difficile à retracer à cause des lacunes de la source

Les deux lettres du 14/06/1915 et du 17/06/1915 sont envoyées depuis Lyon, où Jean et Barthélémy Chambe sont en entraînement après plusieurs mois passés à l'hôpital. Ces deux lettres sont cachetées «26ème compagnie du 158ème d'infanterie». Or, le JMO du 158ème régiment d'infanterie ne fait aucune référence ni à la 26ème compagnie, ni même à un bataillon qui se trouverait en entraînement à Lyon. Une première hypothèse serait de supposer que Jean Chambe se soit trompé concernant le numéro de sa compagnie : cependant, le cachet de poste confirme qu'il appartient bien à la 26ème compagnie. Ce nombre élevé pose

⁴¹ Lettre du 14/06/1915

⁴² Lettres du 27/03/1918, 15/04/1918, 19/08/1918

⁴³ Lettre du 24/02/1918

⁴⁴ <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k61310225.r=permissions.langFR>

⁴⁵ <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1655343/f4.image>

problème si l'on considère que chaque régiment n'est composé au début de la guerre que de trois bataillons donc de 12 compagnies, puis de 16 compagnies après l'ajout d'un quatrième bataillon «de marche»⁴⁶. La création d'une 26ème compagnie supposerait donc que 10 compagnies aient été anéanties auparavant. Or, le JMO du 158ème régiment d'infanterie continue de faire référence aux 12 premières compagnies, ce qui invalide l'hypothèse de leur disparition. Nous pouvons peut-être supposer que les 12 premières compagnies se trouvent au front, tandis que d'autres numéros sont attribués aux compagnies en entraînement. L'appartenance à cette 26ème compagnie nous empêche évidemment de suivre Jean Chambe à travers le JMO pendant cette période.

Le second problème qui se pose est celui des périodes «de vide», pour lesquelles nous ne possédons aucune lettre. Nous n'avons pas, par exemple, de lettre entre celle du 17/06/1915 et celle du 03/08/1915. Entre ces deux lettres, Jean Chambe a changé de lieu : il passe d'une période d'entraînement à Lyon à une période d'affectation à la campagne en Isère⁴⁷. Or c'est durant l'été 1915 qu'apparaît le contrôle postal⁴⁸. Nous pourrions donc supposer que certaines lettres ont été censurées. Cependant, étant donné que Jean Chambe ne fait aucune référence à des lettres qui ne seraient pas arrivées nous laisse penser que ses parents ont reçu les missives qui nous manquent. Il paraît en outre peu probable que plusieurs lettres de suite aient ainsi été interceptées, tandis que toutes parviennent à destination pendant d'autres périodes. L'hypothèse la plus pertinente est donc celle d'une perte de ces lettres par les parents de Jean Chambe. Cette hypothèse peut également être appliquée aux autres périodes de vide répertoriées en gris dans le tableau ci-dessus⁴⁹.

En plus de ces périodes de vide total, les lettres que nous possédons sont espacées entre elles de manière très irrégulière. Nous trouvons parfois dans une lettre une référence à une autre lettre dont nous n'avons aucune trace. Cela nous laisse penser qu'il nous manque des lettres, même au cours des périodes les plus fournies. En outre, nous voyons que Jean Chambe est largement en dessous de la moyenne nationale d'une lettre par jour envoyée par chaque poilu⁵⁰. Cela peut peut-être être expliqué par le fait qu'il se trouve sur le front avec son frère Barthélémy, qui écrit lui aussi à ses parents. Chaque frère lit en effet les lettres de l'autre, et nous pouvons supposer qu'ils se mettent d'accord pour ne pas écrire le même jour.

⁴⁶ État Major général de l'armée française, schéma de l'organisation de l'armée française en temps de guerre (hiérarchie), notions générales extraites des cahiers de la guerre N°12 1915

⁴⁷ Lettre du 30/08/1915 : «Je ne suis plus cantonné dans la campagne».

⁴⁸ Olivier Forcade, «Voir et dire la guerre à l'heure de la censure (France, 1914-1918).», *Le Temps des médias* 01/2005 (n° 4), p. 50-62, URL : www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2005-1-page-50.htm.

⁴⁹ Pas de lettres du 14/08/1916 au 23/10/1916, du 8 janvier au 19 avril 1917, du 19/04/1917 au 18/07/1917

⁵⁰ Jean-Jacques Becker, *Le contrôle postal*

Jean Chambe fait par exemple référence à une lettre reçue par son frère, montrant qu'ils partagent leur courrier.

«Barthélémy a reçu hier soir vôtre lettre du 29 décembre»⁵¹

Cependant, cette hypothèse est invalidée par le fait que la fréquence des lettres envoyées par Jean Chambe n'augmente pas particulièrement à partir du moment où il n'est plus avec Barthélémy. Il est donc probable, comme dans le cas des longues périodes de vide, que certaines lettres aient été perdues par la poste ou par la famille de Jean Chambe.

En outre, nous ne possédons que les lettres que Jean Chambe envoie à ses parents : ce ne sont pas ses seuls correspondants puisqu'il écrit également à ses tantes. Ainsi, nous pouvons penser que le nombre de lettres envoyées par an par Jean Chambe est beaucoup plus important que celui des lettres que nous avons à disposition.

La fin précise de l'échange épistolaire est un autre fait qui demeure inexpliqué. En effet, la dernière lettre à notre disposition est celle du 6 janvier 1919, où Jean Chambe annonce qu'il part prochainement en permission. Plusieurs hypothèses peuvent alors être proposées. La première serait que le soldat reste chez lui et est démobilisé vers cette période, alors que d'autres sont encore mobilisés bien après la fin de la guerre⁵². La seconde serait que l'échange se soit arrêté car la nécessité de s'écrire devient plus faible, en raison de la fin des combats, et de l'espoir d'une démobilisation rapide. Quoiqu'il en soit, il est peu probable que l'échange ait continué longtemps après cette date, de même que ces hypothétiques lettres ne dépendraient plus l'expérience d'un soldat dans la guerre, mais la simple attente de la démobilisation.

⁵¹ Lettre du 09/01/1915

⁵² <http://www.amisduvaldethones.fr/les-soldats-ne-sont-pas-rentres-chez-eux-en-novembre-1918/>

CHAPITRE II

L'écriture des lettres

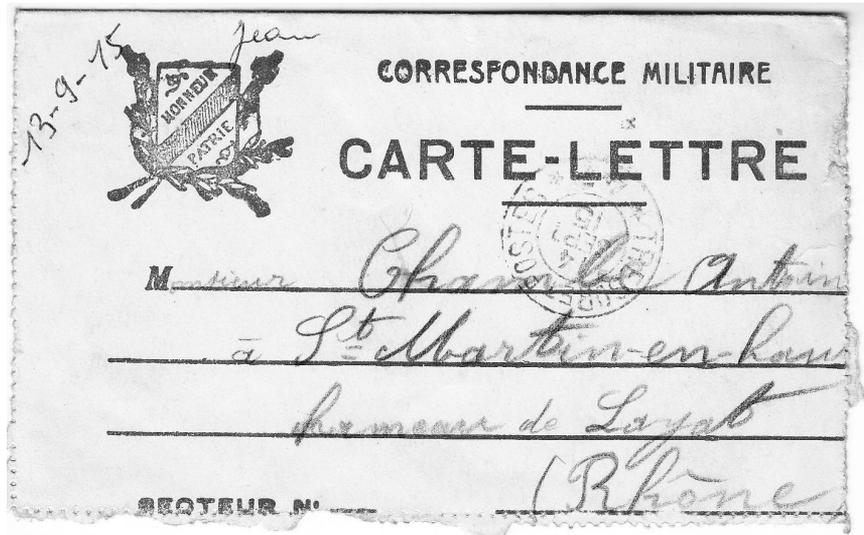
Le support et la longueur des écrits : des lettres, des cartes-lettres et des cartes postales, courtes en général

Les supports sur lesquels Jean Chambe écrit sont divers mais se caractérisent par leur petit format, ce qui rend ses écrits relativement courts. Tout d'abord, le soldat semble écrire indifféremment des lettres ou des cartes postales, ainsi que des cartes-lettres fournies par l'armée. Nous remarquons néanmoins une utilisation plus importante des cartes-lettres en 1918.

<u>Tableau des supports utilisés</u>	1914	1915	1916	1917	1918	1919
Cartes-lettres		2		7	40	
Lettres (sur une page de petit cahier déchirée)	12	21	16	18	15	1
Cartes-postales	3	15	14	5	6	
Total	15	48	30	30	61	1

Les cartes-lettres sont des supports au format de 7,5x11,5cm repliées, ce qui représente environ un format A6, et sont distribuées dès 1915 dans les opérations de contrôle des missives des soldats et de censure⁵³. Il ne déborde que rarement de l'emplacement indiqué, ce qui réduit la majorité des productions à moins d'une dizaine de phrases, donc à peu d'informations réelles.

⁵³ Chaque carte-lettre possède la mention suivante : « Cette carte doit être remise au vagemestre. Elle ne doit porter aucune indication du lieu d'envoi ni aucun renseignement sur les opérations militaires passées ou futures. S'il en était autrement, elle ne serait pas remise. »



54

Jean Chambe décide d'écrire quelquefois des cartes postales, notamment lorsqu'il s'éloigne du front. Néanmoins, aucune adresse ne se trouve dessus : il les envoie systématiquement dans des enveloppes. Leur utilisation n'est pas surprenante car les vingt premières années du siècle sont reconnues aujourd'hui comme «l'âge d'or de la carte postale», après sa naissance en 1889⁵⁵, grâce à la brièveté des messages que l'on peut y inscrire. Lorsqu'il choisit d'écrire des lettres, elles sont le plus souvent écrites sur du papier à carreau, déchirées d'un petit cahier.

Tous ces supports indiquent donc que Jean Chambe ne peut consacrer que relativement peu de temps pour écrire ses missives, et qu'il choisit d'écrire avec ce qu'il trouve au moment où il le souhaite et où il le peut, comme le montre aussi le recours au crayon de papier sur certaines lettres⁵⁶ ou quelquefois à l'encre violette. En effet, le moment de rédaction s'insère dans la vie du soldat : le temps peut lui manquer⁵⁷, c'est pourquoi il lui paraît plus important de s'attarder sur ce qu'il écrit plutôt que sur son support.

L'orthographe, le style et la graphie

Si les lettres comportent énormément de fautes d'orthographe, l'écriture de Jean Chambe n'est pas simplement phonétique. Les fautes sont souvent systématisées, ce qui nous

⁵⁴ Lettre du 13/09/1915

⁵⁵ A. Ripert, *La carte postale, son histoire, sa fonction sociale*

⁵⁶ Notamment les lettres du 09/04/1918, du 22/08/1918 et du 09/10/1918

⁵⁷ Exemple de la lettre du 23/02/1918 : «Pour le moment j'ai beaucoup de travail, c'est pourquoi je vous quitte»

montre qu'il n'écrit pas totalement au hasard mais a en tête une orthographe précise pour chaque mot. Nous pouvons remarquer l'emploi systématique de «vôte» et de «nôte» avec un accent circonflexe, ou le «pay» sans «s». Les lettres comportent en outre quelques ratures qui cherchent à corriger les fautes d'orthographe : cela nous montre que Jean Chambe se relit généralement après l'écriture de chaque lettre et qu'il a une réelle volonté de bien écrire, bien que ses efforts ne suffisent pas pour parler d'une réelle maîtrise du français.

En effet, les lettres comportent de nombreuses fautes qui nous laisseraient penser que Jean Chambe n'a pas son certificat d'études, comme c'est le cas de 70% des enfants qui sortent de l'école en 1914 d'après C. Carpentier⁵⁸. En effet, des erreurs comme l'emploi systématique de la cédille pour le son [s], l'absence des «s» aux mots singuliers qui le requièrent tels que «temp» ou «toujour», l'oubli fréquent du «s» au pluriel⁵⁹, l'abus des accents circonflexes sur des mots comme «repôt», la confusion entre le nom et le verbe conjugué pour «nous somme» auraient dû valoir une note éliminatoire à la dictée. Or, Catherine Chambe dans son mémoire explique que Jean Chambe a obtenu son certificat d'étude.

«Il est entré à l'école privée des garçons de Saint-Martin, aussi parcourait-il matin et soir les 6 km qui le séparaient du village, avec ses frères et soeurs et voisins qui empruntaient le même itinéraire. Titulaire de son certificat d'étude, sachant donc lire, écrire, compter, c'est à 11 ans qu'il est entré au Petit Séminaire, c'est-à-dire à l'école cléricale de Saint Martin, mêlé alors à d'autres enfants des communes environnantes, voire même de Lyon.»⁶⁰

Nous constatons donc que si Jean Chambe est effectivement titulaire d'un certificat, il a oublié une partie de ce qu'il avait appris à l'école au moment de la guerre, probablement car lire et écrire ne lui ont plus servi. Sa petite soeur Claudine obtient également le certificat d'études en juin 1915⁶¹. Nous nous trouvons donc sans doute dans le cas d'une famille d'agriculteurs qui accorde une certaine importance à la scolarité de ses enfants.

Le style qu'il emploie se rapproche probablement de la manière dont il s'exprime, comme le montrent des tournures orales comme «(...) qui m'a bien fait plaisir» ou «Bien chers

⁵⁸ Philippe Savoie, «Quelle histoire pour le certificat d'études ?», *Histoire de l'éducation*, 85 | 2000, 49-72

⁵⁹ Lettre du 05/01/1915 : «Les tranchées sont pleine de boue»

⁶⁰ Mémoire de maîtrise de Catherine Chambe, *D'une terre à l'autre ... Saint-Martin-en-Haut pendant la Grande Guerre*, septembre 1994, dirigé par Gilbert Garrier, p. 65

⁶¹ Lettre du 14/06/1915 : «Je fais réponse à la carte de Claudine, qui nous a bien fait plaisir, et je la félicite d'avoir obtenu son certificat.»

Parents» qui reviennent dans presque toutes les lettres. De plus, l'écriture phonétique de certains mots, notamment en ce qui concerne les accents, nous permet d'imaginer la manière dont il prononce des mots comme «espérons» ou «tandis ce que».

Jean Chambe emploie une ponctuation qui lui permet de structurer son discours, même si ses phrases sont plutôt longues et manquent parfois de virgules. Il forme en outre plusieurs paragraphes par lettre à l'aide de retours à la ligne fréquents, qui marquent le passage à l'idée suivante. Néanmoins, l'utilisation de paragraphes est peut-être, au-delà du souci de structuration du propos, un moyen de «gagner de la place». En effet, Jean Chambe a du mal à remplir ses lettres quand il écrit sur une page déchirée de cahier. Il espace donc au maximum les quelques lignes qu'il écrit, sans doute afin d'avoir à rédiger moins.

En ce qui concerne la graphie, la manière dont il forme ses lettres semble assez proche de celle qu'on enseigne à l'école, bien que son écriture soit beaucoup plus fine et lisible lorsque les lettres sont formées à la plume qu'au crayon à papier⁶². Cela nous laisse penser qu'il a très peu écrit entre le moment où il a quitté l'école et le début de la guerre. Cependant, les lettres comportant assez peu de rature, cela nous laisse penser qu'écrire ne lui demande pas un effort surhumain. L'espacement entre les mots est assez variable, ce qui donne l'impression que les lettres sont rédigées plus ou moins rapidement selon qu'il soit sur le point de partir pour les tranchées, pour un convoi lorsqu'il est conducteur ou qu'il dispose de beaucoup de temps lors de ses séjours à l'hôpital. Il écrit plutôt en italique au début de la guerre, puis à l'automne 1915, ses lettres se redressent lors de son séjour à l'hôpital de Nantes, où il commence à écrire de la main gauche. La graphie devient alors plus hésitante, moins soignée, plus enfantine⁶³ : il s'inquiète au début de ce que ses parents aient des difficultés à le lire.

«Je vous écris moi-même j'espère que vous pourrez me lire.»⁶⁴

Nous ne savons pas à quel moment il recommence à écrire de la main droite, car il ne le dit pas explicitement à ses parents, mais nous savons qu'il écrivait avec la main droite après la guerre⁶⁵.

⁶² Cf annexes p. 92: Ecriture de Jean Chambe de la main droite

⁶³ Cf annexes p. 93: Ecriture de Jean Chambe de la main gauche

⁶⁴ Lettre du 11/10/1915, de l'hôpital de Bel-Air

⁶⁵ Témoignage oral de Claude Chambe le 22/05/2016

Une assiduité dans l'écriture

Si, comme nous l'avons expliqué précédemment, il existe plusieurs périodes de vide dans la correspondance qui nous laissent penser qu'il nous manque des lettres, nous remarquons tout de même une certaine constance dans l'écriture de Jean Chambe pour les périodes dans lesquelles nous avons l'impression de disposer de la totalité de la correspondance⁶⁶. Pendant qu'il est au front, le soldat informe ses parents quand il ne va pas pouvoir écrire pendant une durée inhabituelle.

«Ne soyez pas en peine si vous restez 4 ou 5 jours sans recevoir de nos nouvelles, car on reste 4 jours aux tranchées de suite.»⁶⁷

Cela nous apprend qu'un intervalle de plus de cinq jours peut être inquiétant pour ses parents, alors que nous disposons de lettres plus espacées que cela. Ce constat nous renvoie à l'hypothèse selon laquelle il nous manquerait des lettres même quand la correspondance semble plutôt continue. En outre, cette fréquence d'une lettre tous les quatre jours environ devait renvoyer à la somme des lettres de Jean Chambe et de Barthélémy, qui donnaient des nouvelles des deux frères à leurs parents.

Nous percevons donc chez Jean Chambe une véritable volonté d'écrire, qui perdure tout au long de la guerre, qu'il se trouve sur le front, à l'hôpital ou sur la route comme conducteur. Il est d'ailleurs important de noter qu'il arrive assez fréquemment qu'il écrive avant même d'avoir reçu une réponse de ses parents à sa dernière lettre⁶⁸.

Cette volonté d'écrire transparaît également à travers les efforts que le soldat fait pour continuer à écrire en toutes circonstances. Il écrit en effet parfois au crayon de couleur violet alors que la majorité des lettres sont au crayon à papier. Le supports des lettres varient de la page de cahier d'écolier déchirée au papier à lettres : le soldat se procure donc les outils qu'il peut pour écrire régulièrement.

Enfin, il se trouve dans l'incapacité d'écrire lorsqu'il est blessé en septembre 1915 : il sollicite alors l'aide d'infirmières qui écrivent sous la dictée afin d'avertir ses parents de l'évolution de son état de santé. Le fait d'écrire est réellement important à ses yeux, et il fait tous les efforts possibles pour conserver une certaine continuité dans la fréquence d'écriture,

⁶⁶ Cf annexes pp. 94-96: Graphiques par année de la fréquence des lettres

⁶⁷ Lettre du 13/09/1915

⁶⁸ Lettre du 14/04/1915 : «Il y a plusieurs jours que nous n'avons pas eu de vos nouvelles, j'espère que vous allez tous bien.»

malgré les aléas auxquels il est soumis. En effet, cette volonté transparaît dans une des lettres rédigée par l'infirmière.

«Je ferez bientôt tout mon possible pour vous écrire moi même de la main gauche.»⁶⁹

C'est pourquoi dès le 11 octobre 1915, il écrit à nouveau lui-même, de la main gauche⁷⁰. Cela implique nécessairement un effort d'apprentissage et une perte de temps, comme nous le voyons avec l'évolution de sa graphie. Puisqu'il se trouve encore à l'hôpital, nous pouvons supposer qu'il aurait été facile de continuer de demander à une infirmière d'écrire à sa place. Se pose donc la question de comprendre pourquoi le soldat tient tant à écrire lui-même. Une première hypothèse serait celle de la pudeur : il n'aurait pas envie de dicter à autrui des informations intimes adressées à sa famille. Or cela paraîtrait étonnant puisque même à partir du moment où il écrit de nouveau lui-même, il n'écrit rien de particulièrement personnel ou privé. C'est donc plutôt un attachement à l'action même d'écrire qui apparaît.

CHAPITRE III

Les éléments constitutifs de son environnement

Les tranchées et la boue

Les tranchées prennent rapidement une place centrale au cours de la Première Guerre mondiale : dès 1915, les soldats s'y enterrent pour attendre l'assaut et se protéger des balles et des obus. Ces fossés où les fantassins trouvent refuge deviennent un véritable réseau de communication entre les différentes lignes de front au fil des années. Même si Jean Chambe n'est resté sur le front qu'en 1915, il a connu l'horreur des tranchées et la boue omniprésente dans celles-ci.

«On ne serait pas si mal dans les tranchées si le temp était sec mais il pleut presque tous les jours et les tranchées sont pleines de boue.»⁷¹

⁶⁹ Lettre du 07/10/1915

⁷⁰ Lettre du 11/10/1915 : «Je vous écris moi-même j'espère que vous pourrez me lire.»

⁷¹ Lettre du 05/01/1915

Lorsque le jeune homme raconte sa vie dans les tranchées, la boue est systématiquement évoquée. Celle-ci est d'autant plus omniprésente lorsque Jean Chambe est au front en hiver. Les conditions de vie y sont particulièrement rudes : le froid, la boue, le manque de nourriture et la peur de mourir constituent son quotidien. En effet, il raconte à plusieurs reprises les nombreuses difficultés que son régiment rencontre lors des assauts et des reconnaissances de terrain. Le moindre effort semble être un exploit, là où le matériel reste très rudimentaire voire inexistant.

«Les deux lignes ennemies, d'abord des trous individuels mal réunis, se firent rapidement face presque continûment, en escaladant les coteaux, en barrant les ravins. Les tranchées s'y établirent, plus ou moins profondes, plus ou moins croulantes sous la boue et la pluie, plus ou moins confortables suivant la tranquillité des secteurs et les possibilités du terrain.»⁷²

En effet, les tranchées sont construites par les soldats mêmes, au moyen de pelles et parfois seulement de leurs mains, et sont consolidées avec des branchages. Bien que ce lieu apparaisse hostile, il est le seul refuge dont disposent les soldats face à l'ennemi et à son bombardement. Comme le montre la citation évoquée précédemment, Jean Chambe et son frère restent plus de quarante-huit heures dans la tranchée car la relève ne peut être effectuée. Cependant quand ce premier envoie des lettres à ses parents, il ne cesse de leur répéter qu'il se porte bien et qu'il n'est pas si mal loti.

«On est pas si malheureux dans les tranchées que vous pouvez bien vous le figurez, on a des cabanes couvertes avec du zinc ou des planches et de la paille dedans pour dormir le jour car la nuit il faut veiller, nous avons des petits réchauds pour faire chauffer du café ou du vin et d'ailleurs nous sommes relevés toutes les 24 heures.»⁷³

Si Jean Chambe semble faire preuve de pragmatisme et relativise sa situation, il était, avant d'être mobilisé, un paysan dont des conditions de vie rudes et la privation étaient le quotidien. Ce facteur peut expliquer la réaction de Jean Chambe face à l'horreur des tranchées et aux conditions matérielles difficiles dans celles-ci.

⁷² Jacques Meyer, *La vie quotidienne des soldats pendant la grande guerre*, p.47

⁷³ *Ibid.*

Des vêtements contre le froid

Sur le front, le matériel vestimentaire joue un rôle essentiel dans le confort des soldats. Les précisions concernant sa tenue militaire ne sont pas explicités dans ses lettres : l'uniforme n'est mentionné qu'à une seule occasion lors de la distribution du matériel.

«Ce soir on a pas d'exercice on va s'occuper à recoudre les écussons et les boutons des habits de draps que nous avons touchés hier. Je n'ai besoin de rien on m'a payé les souliés hier.»⁷⁴

Outre la simple utilisation formelle de l'uniforme, la demande en vêtements chauds revient fréquemment dans les lettres de 1914. En effet, les soldats envisageaient cette guerre comme un conflit de courte durée, cela peut expliquer le manque total de préparation face à l'hiver qui approche à grands pas. Ainsi, Jean Chambe a besoin d'habits chauds, quelle que soit leur qualité.

«Si vous venez me voir à Lyon vous m'apporterez un triçot qui boutonne sur l'épaule quand même il ne serait pas neuf cela n'y fait rien»⁷⁵

Il est important de noter l'aspect pratique que doivent avoir ces articles vestimentaires. Les vêtements en coton sont réputés pour créer davantage de friction et augmenter les ampoules aux pieds comme dans le cas de chaussettes en coton, comme le fait entendre Jean Chambe dans certaines de ses lettres.

«J'aurais besoin d'une paire de chaussettes de laine car on blesse moins qu'avec celles de coton»⁷⁶

Outre la préférence de la laine sur le coton, les vêtements ne doivent en aucun cas gêner les manoeuvres militaires, que celles-ci soient la marche rapide ou le tir à la baïonnette. Pour cela, l'uniforme militaire était étudié afin d'être le plus efficace possible : le modèle d'août 1914 était en outre constitué d'un pantalon enserré par des guêtres et des brodequins de cuir munis de semelles cloutées pour une meilleure efficacité mobile ; quant au ceinturon, il était muni de trois cartouchières pour la baïonnette, laquelle était placée dans le fourreau⁷⁷.

⁷⁴ Lettre du 18/09/1914

⁷⁵ Lettre du 22/10/1914

⁷⁶ Lettre du 26/09/1914

⁷⁷<http://www.musee-armee.fr/collections/base-de-donnees-des-collections/objet/luniforme-du-fantassin-francais-en-1914.html>

Les accessoires, comme les gants, devaient améliorer la performance militaire et non l'entraver à cause d'égards pour le confort.

«madame Bonnet m'a fait une paire de mitte qui tiennent bien chaud aux mains sans gêner les doigts.»⁷⁸

En 1917, alors conducteur, Jean Chambe reçoit des lettres de ses parents qui s'inquiètent de son état vestimentaire avec le début de l'hiver. Il les rassure.

«Vous me demandez si je suis assez habillé, je vous dirai que je n'ai besoin de rien car j'ai touché hier les effets d'hiver c'est-à-dire chandail, cache-nez, chaussettes et gants et je pense encore toucher une veste en cuir ou une peau de bique»⁷⁹

L'administration militaire pourvoit vers la fin de la guerre à un meilleur habillage des soldats, contrairement au manque de préparation du début de la période. La tenue vestimentaire tend à s'améliorer pour Jean Chambe, ayant déjà servi trois années durant la guerre et profitant d'un meilleur confort que ceux qui restent au front. Les vêtements sont essentiels dans les conditions de vie du soldat lorsqu'ils équilibrent l'efficacité militaire et le confort personnel.

La nourriture qu'il trouve à l'armée

La nourriture joue un rôle primordial dans les conditions vitales du soldat, lui permettant de renouveler ses forces et de poursuivre le combat. Mieux la nourriture est gérée, mieux l'armée est constituée. Au cours de la Grande Guerre, les rations alimentaires sont mises en place afin d'augmenter l'effort de guerre, provoquant des changements dans la vie des soldats et des civils. Lorsque Jean Chambe fait sa première entrée dans le camp d'entraînement de Fort Lamotte, il précise son régime alimentaire à ses parents.

«Nous avons manger les patates en arrivans.»⁸⁰

Cette volonté de vouloir rassurer sa famille concernant son alimentation devient un leitmotiv dans ses lettres, comme l'évocation de la météorologie. La nourriture devient un moyen pour le soldat de se rattacher à sa famille, notamment avec le nombre de colis qui sont envoyés comportant des articles alimentaires. Si une telle évocation est faite, c'est que

⁷⁸ Lettre du 29/10/1914

⁷⁹ Lettre du 18/10/1917

⁸⁰ Lettre du 07/09/1914

l'administration militaire ne pourvoit pas suffisamment aux besoins des troupes, faisant preuve une nouvelle fois d'un manque de préparation vis-à-vis de cette guerre. Ainsi, il est fréquent que Jean Chambe demande à ses parents des produits alimentaires en plus.

«vous pourriez aussi m'apporter du saucisson mais pas beaucoup car on risque d'être volé et un flacon d'alcool de menthe.»⁸¹

Il est intéressant de remarquer la dichotomie entre la situation alimentaire en France et la façon dont Jean Chambe relate sa propre situation. Un premier rationnement a lieu à partir de 1915: on commence par rationner le pain, base de l'alimentation populaire. En 1916, le marché noir se développe (les Français ne pouvant se nourrir que de pain noir et de maigres rations) et en 1917, la viande n'est autorisée que deux fois par semaine et le sucre à mesure de 750 grammes par personne par semaine⁸². Existe-il un rationnement différent chez les soldats? Jean Chambe, en février 1915, décrit la situation alimentaire dans sa compagnie.

«des vivres nous en touchons assez à la compagnie, tel que sardine, chocolat, fromage de gruyère, confiture et eau-de-vie, et du vin»⁸³

Il se peut que le soldat ait pour but de rassurer sa famille en leur disant qu'il mange à sa faim, or les conditions alimentaires du soldat peuvent être légèrement meilleures que celles du peuple. Néanmoins, les plaintes commencent à émerger en septembre 1915, laissant comprendre que le déplacement d'une campagne dans un milieu urbain est accompagné d'un rationnement déplaisant.

«Je ne suis plus cantonné dans la campagne. je suis au village, toute la compagnie est ensemble, c'est plus commode pour les rassemblements, car c'était un peu loins, mais j'aimais mieux être à la ferme car on pouvait acheter du lait, du fromage ou des oeufs quand on voulait, car à la compagnie il n'y a pas trop à manger et puis on mangeait des prunes à volonté il y en a tellement cette année, les paysants nous disent d'en manger tant qu'on veut.»⁸⁴

Malgré cette déception, sa condition alimentaire s'améliore au cours de l'année 1917 et il en vient même à louer la meilleure condition de vie dans l'armée.

⁸¹ Lettre du 26/09/1914

⁸² Article *Le rationnement en France* visible sur le site <http://www.nithart.com/fr14-18.htm>

⁸³ Lettre du 23/02/1915

⁸⁴ Lettre du 30/08/1915

«Je serai probablement aussi bien qu'ici car dans la zone des armées on est mieux nourrit et on a du vin tous les jours»⁸⁵

Ainsi, le souci de devoir bien s'alimenter est primordial pour Jean Chambe. Profitant des produits que lui apporte l'armée, il caractérise ainsi dans ses lettres l'administration militaire en évoquant la manière dont il est nourri. Les meilleures conditions alimentaires qu'offrent l'armée, bien qu'elles soient parfois insuffisantes, sont un atout considérable pour la santé des soldats au cours de la Grande Guerre.

L'hygiène et la santé

La dénomination «poilu» correspond parfaitement à la condition de vie des soldats dans les tranchées de la Grande Guerre. Même si Jean Chambe n'a pas connu l'intégralité de la guerre dans ces fossés boueux, qu'il a côtoyé de janvier à mars 1915 puis de septembre à octobre de la même année, cette plongée au coeur des ténèbres est suffisante pour son expérience combattante. Pour en revenir au «poilu», les soldats dans les tranchées ont droit à la visite presque hebdomadaire d'un coiffeur pour se délivrer de la vermine dans leurs poils.

«Vous dîtes à Barthélémy que nous ne devons pas être bien brillants comme toilette vous vous trompez bien ; Barthélémy porte le bouc, ce qui lui va très bien, mais nous nous faisons raser presque tous les 8 jours car il y a un coiffeur à la compagnie.»⁸⁶

En effet, bien que Jean Chambe ne mentionne pas l'infestation de poux et de rats dans les tranchées, la vermine est un réel problème pour les poilus.

«Outre les puces que nous ne craignons pas beaucoup, les poux font maintenant légion dans les cantonnements et c'est une lutte incessante contre ce parasite. Tous les sept ou huit jours, il faut ébouillanter ses vêtements avant de les laver»⁸⁷

⁸⁵ Lettre du 19/09/1917

⁸⁶ Lettre du 23/02/1915

⁸⁷ Site de la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, dossier thématique de la Première Guerre mondiale : <http://www.bdic.fr/endurer/les-intemperies-et-labsence-dhygiene>, lettre 27/11/1914 d'Emile Sédira, membre du 3e régiment des zouaves.

Bien que sa première blessure du 19 mars 1915 l'immobilise légèrement, sa deuxième blessure d'octobre 1915, plus grave, marque la fin de son service dans les tranchées. Il est intéressant de noter que la gravité de son séjour à l'hôpital de Bel-Air durant l'année 1916 est atténuée à l'aide d'euphémismes : dans un but de rassurer ses parents, qui ont déjà perdu un fils en août 1914, le blessé minimise l'importance de sa fracture au bras dans une lettre écrite par son infirmière.

«Deux mots seulement pour vous dire que je suis blessé, bras droit fracturé soyez sans inquiétude, la guérison est certaine, et je n'en garderai pas de traces.»⁸⁸

Malgré la relativisation de la douleur, Jean Chambe donne continuellement des nouvelles à propos de l'évolution de sa plaie, n'hésitant pas à décrire précisément et cliniquement son état de santé. De fait, une relation antithétique se crée entre la souffrance que devrait engendrer la plaie et l'absence de douleur : la redondance de formules rassurantes montre bien que la priorité du blessé est de ne pas inquiéter ses parents afin d'éviter de dire la vérité, notamment avec l'épisode de l'opération.

«Le docteur m'a dit que les tendons se sont rattachés tous seuls et c'est une vraie chance mais il m'opérera peut-être encore pour raboter un os qui fait une pointe sur le bras, c'est une opération très simple.»⁸⁹

L'espoir qui fait vivre le blessé s'accompagne d'un optimisme concernant sa propre blessure, une nouvelle fois dans l'optique d'apaiser les craintes de ses parents, au moyen d'un trait d'humour.

«J'aurais probablement le poignet moins souple que l'autre car la fracture est presque sur le poignet et il me servira de baromètre quand le temp changera.»⁹⁰

Néanmoins Jean Chambe se permet de critiquer l'usage de certains produits médicaux, comme les antiseptiques, utilisés en abondance dans les hôpitaux. Les méthodes antiseptiques, mises au point par le Britannique Joseph Lister dans les années 1880, suscitent de nombreux débats dans le monde médical pendant la Première Guerre Mondiale. Tandis que Pasteur prône l'utilisation de l'asepsie (dont les agents thérapeutiques n'agissent pas directement sur les malades), le *modus operandi* de l'antisepsie listerien consiste à combattre ou à prévenir les

⁸⁸ Lettre du 27/09/1915

⁸⁹ Lettre du 01/02/1916

⁹⁰ Lettre du 08/04/1916

maladies septiques ou infectieuses en détruisant systématiquement les micro-organismes qui en sont responsables⁹¹. Jean Chambe quant à lui, a un avis tranché sur la question.

«Depuis 2 ou 3 jours ma plaie a fait de grands progrès dans 8 jours elle sera complètement cicatrisée, mais il me reviens un abcès, c'est sans doute les antiseptiques que l'on met sur la plaie qui font pousser les abcès, ces déjât le 3ème ou 4ème mais ils ne sont tous que superficiels et ils guérissent en trois jours.»⁹²

Par l'évocation de sa santé au cours de ses lettres, Jean Chambe dresse un portrait précis de ses blessures de guerre qui, malgré leur gravité et sa souffrance qu'il nuance beaucoup, ne l'empêchent pas de dissimuler la nature réelle des conséquences du combat sur son corps aux membres de sa famille.

Les colis et les «mandats» : la réception régulière d'argent et de nourriture

Les soldats pendant la Première Guerre mondiale touchent un solde journalier qui s'élève à 25 centimes. Cependant, même si les soldats sont payés et nourris, de nombreux colis sont envoyés pendant la guerre : près de cent cinquante mille colis sont envoyés aux soldats chaque jour au cours de l'année 1915⁹³. Jean Chambe, dans son échange épistolaire avec ses parents, évoque régulièrement les colis ou les mandats qu'il a reçu ou dont il a besoin. Ces colis généralement constitués de nourriture semblent être un moyen pour les familles de soutenir les soldats malgré la distance qui les sépare.

«Je vien de recevoir un colis et ça m'a étonné, car il n'y a que 3 ou 4 jours que j'avais reçu celui qui avait du cochon, ce n'est pas la peine de m'en envoyer si souvent»⁹⁴

S'il est vrai que Jean Chambe rassure régulièrement ses parents et leur rappelle qu'il n'a pas besoin de grand chose, les conditions de vie restent néanmoins précaires et les rations alimentaires très fluctuantes. Comme en attestent les nombreuses allusions dans ses lettres, le

⁹¹ 1914-18 : guerre, chirurgie, image. *Le Service de Santé et ses représentations dans la société militaire*, Christine Debuze-Barazer, Sociétés & Représentations n°25, Publications de la Sorbonne, p.233

⁹² Lettre du 20/07/1916

⁹³ Musée de La Poste, *Données et dimensions postales de la Première Guerre mondiale*.

⁹⁴ Lettre du 16/12/1918

jeune soldat demande régulièrement de l'argent ou de la nourriture, pour ne pas se trouver dans le besoin.

«J'aurais besoin que vous m'envoyez bientôt un petit mandat, car on est pas trop bien nourrit et on est bien content de pouvoir manger une salade ou autre chause après la soupe.»⁹⁵

De plus, nous remarquons que la demande de nourriture, d'habits ou encore d'argent s'accroît au fil des années. Alors qu'au début de la guerre il refuse généralement les propositions que lui font ses parents, il les accepte à partir de 1916 lorsque les rations de nourriture diminuent et les conditions de vie se détériorent. Lorsqu'ils sont en déplacement, les soldats doivent emporter plusieurs rations alimentaires dans leur bagages. Jean Chambe demande plusieurs fois des mandats alors qu'il s'apprête à changer de secteur.

«J'aurai bientôt besoin d'un mandat, car je n'ai plus guère d'argent maintenant qu'on voyage a peu près tous les jours on dépense un peu plus.»⁹⁶

Enfin, la famille élargie aussi ainsi que parfois les amis des soldats leur envoient des colis. Le bien être de ceux-ci semble être une préoccupation commune qui se traduit par cet envoi régulier de milliers de colis. Jean Chambe sollicite par exemple sa tante éloignée afin qu'elle lui envoie de nouveaux habits à lui ainsi qu' à son frère.

«Nous avons écrit à la tante d'Irigny de nous envoyer à chacun une paire de chaussette, car toutes les fois qu'elle nous écris, elle nous dis que ça lui ferait bien plaisir de nous envoyé quelque chose, et des vivres nous en touchons assez à la compagnie ...»⁹⁷

Nonobstant, le cas de figure de Jean Chambe n'est pas isolé car même les Français les plus aisés envoient des colis aux plus démunis. C'est ce que fait la famille Froissart pour les amis de son fils Louis à qui elle envoie des colis de nourriture.⁹⁸

⁹⁵ Lettre du 15/04/1918

⁹⁶ Lettre du 24/07/1918

⁹⁷ Lettre du 23/02/1915

⁹⁸ <http://correspondancefamiliale.ehess.fr/index.php?13695> : Émilie Froissart, mère de Louis Froissart, s'inquiète grandement de l'alimentation de son fils au front, lui envoyant « un colis postal de 5 kg contenant : 7 bananes déjà mûres, cassoulet, choucroute garnie, confit d'oie, lapin sauté, civet de lièvre, langue de veau, rillettes, tablettes de chocolat » (carte-lettre du 30/08/1916).

Ainsi, Jean Chambe reçoit des colis et des mandats durant toute la période de la guerre, mais la demande d'argent et de provisions s'intensifie au cours des années, au fur et à mesure que les conditions de vie se détériorent. Cependant, les familles riches comme pauvres se mobilisent et envoient aux soldats de nombreux colis afin de les soutenir durant ces années de pénuries.

Travail intense, oisiveté : les rythmes changeants de la guerre

Si les soldats mobilisés sont confrontés à la violence des assauts sur le front, ils ne sont pas continuellement présents sur la première ligne. En effet, la vie d'un soldat mobilisé se résume à l'alternance entre les périodes d'attaque et les périodes d'entraînement et/ou d'attente. Dans la correspondance avec ses parents, Jean Chambe évoque régulièrement cette alternance durant les premières années de la guerre lorsqu'il se trouve au front.

«Ce soir nous partons au repôs pour quatre jours et comme aujourd'hui nous ne sommes pas aux tranchées ça nous fera 5 jours de repôs.»⁹⁹

Jean Chambe évoque régulièrement ces périodes d'oisiveté dans ses lettres et souligne que la vie au front n'est pas si horrible. Il répète de nombreuses fois qu'il est en repos et que la vie de ses parents à la ferme doit être plus dure encore. Ces formules répétées laissent penser que le jeune homme cherche à rassurer ses parents quant à ses conditions de vie à la guerre.

Ces périodes d'oisiveté sont d'autant plus nombreuses à partir de 1916 lorsque Jean Chambe sort de l'hôpital et devient conducteur. Pour cause, deux de ses frères sont morts pendant la guerre. Dès lors, à partir de 1917 les lettres témoignent d'une vie qui alterne entre travail et oisiveté.

«D'habitude nous ne travaillons jamais le dimanche mais hier nous avons travaillé toute la journée car nous devons fournir très rapidement de matériel à 4 troupes d'artillerie ; nous ne faisons que charier des tracteurs ou des camions.»¹⁰⁰

<http://correspondancefamiliale.ehess.fr/index.php?13270> Outre le besoin de nourrir son fils, les camarades de Louis sont également soignés par Émilie : «J'envoie du saucisson et du chocolat à Dagens, en même temps.» (carte-lettre du 03/03/1916).

⁹⁹ Lettre du 12/02/1915

¹⁰⁰ Lettre du 08/07/1918

Cependant, ces périodes de travail intense sont généralement peu nombreuses, comme en témoignent les lettres du jeune homme qui, à plusieurs reprises, explique qu'il s'ennuie :

«je n'ai presque pas de travail et je m'embête en voyant un si beau temp d'être obligé de rester là a rien faire quand il y a tant de travail ailleurs.»¹⁰¹

Ces longues périodes d'oisiveté qu'évoque Jean Chambe dans ses lettres se retrouvent dans des récits d'autres soldats. Barbusse, dans son œuvre *Le Feu*¹⁰², décrit une période de repos qui dure depuis 15 jours alors qu'il pensait s'en aller rapidement.

Ces témoignages mettent en évidence le manque d'information dont disposent les soldats et surtout les longs moments d'attente, que ce soit dans les tranchées ou encore lors des «repos». A travers cette correspondance le quotidien de Jean Chambe durant la guerre ne semble pas être mouvementé, notamment lors des années 1917 et 1918 durant lesquelles il lui faut «tuer le temps», pour reprendre l'expression commune.

La grippe espagnole

La grippe espagnole est le dernier élément évoqué en détail dans les lettres du soldat qui s'inscrit dans les conditions concrètes de vie, aussi bien au front qu'à l'arrière. Cette pandémie, qui aurait fait entre cinquante et cent millions de victimes au total¹⁰³, n'a pas directement touché Jean Chambe ni ses parents proches. Cependant il fait part de sa vision de celle-ci et de l'importance qu'elle revêt, puisqu'elle devient connue de tous. En effet, si la première vague de la grippe apparaît entre mi-septembre et décembre 1918 en France¹⁰⁴, il l'évoque pour la première fois en octobre, mais comme un événement déjà connu de ses parents.

«les permissions étaient arrêtées pour Lyon a cause de cette fameuse grippe qu'on pourrai plutôt appeler coléra. Ici il y a eu quelques malades mais pas gravement et en ce moment on nous fait prendre des préservatifs¹⁰⁵ et on me dit que ceux qui fument beaucoup ne la

¹⁰¹ Lettre du 16/03/1918

¹⁰² Barbusse, *Le Feu*, Chapitre VI «Habitudes», Paris, Flammarion, 2014, pages 146 à 150.

¹⁰³ Johnson N.P., Mueller J. «Updating the accounts: global mortality of the 1918-1920 «Spanish» influenza pandemic.», *Bulletin of the History of Medicine*, 2002, pp. 105-115

¹⁰⁴ <http://www.histoiredumonde.net/Grippe-espagnole-de-1918.html>

¹⁰⁵ Dénomination de tout remède susceptible de préserver d'une maladie, comme l'indique E. Littré dans son dictionnaire de 1877

prennent pas, s'il en est ainsi je ne la prendrai pas car je fume beaucoup.»¹⁰⁶

Nous pouvons donc penser que la quasi totalité de la population française prend rapidement connaissance de l'épidémie. Les précisions que fait le soldat montrent une méconnaissance relative des maladies de la part de la population (l'appellation courante de «coléra»¹⁰⁷ tend à montrer que la maladie frappe avec une ampleur comparable à celle des récits des épidémies de 1832 ou de 1854¹⁰⁸), malgré sa virulence. De fait, elle frappe tout autant l'unité de Jean Chambe que la population de son village natal.

«je vois que malheureusement la Grippe fait aussi des victimes à St Martin ; j'espère que vous ne l'attraperez pas. Ici dans mon unité elle est passée il n'y en a que 2 ou 3 qui l'ont eu et pas gravement.»¹⁰⁹

Le soldat veille de près à ce mal qui peut tout aussi bien le toucher que ses parents et sa famille, et note, après une accalmie début novembre¹¹⁰, une recrudescence qui la suit en décembre 1918 dans les environs de Lyon¹¹¹. Malgré cette inquiétude, le soldat rassure sa famille et son récit ne semble pas coïncider avec l'ampleur réelle de la pandémie : on estime que vingt à quarante millions de personnes en sont mortes¹¹². Néanmoins, ce fait semble s'expliquer par un réel développement mondial en 1919, au moment où la correspondance est déjà achevée. Ainsi, les informations de Jean Chambe sont partielles puisqu'elles dépeignent une situation très locale et ponctuelle ; pour autant, nous remarquons que la grippe espagnole fait partie des préoccupations de chaque soldat et de chaque famille dès la fin de l'année 1918.

¹⁰⁶ Lettre du 24/10/1918

¹⁰⁷ Cette comparaison entre la grippe espagnole et le choléra est mobilisée par Léonce Chaleil dans *La mémoire du village* : «Tout d'un coup une terrible épidémie : la grippe espagnole, une espèce de peste ou de choléra. En un rien de temps ici, 10, 12 morts. On était en bonne santé : le lendemain on était mort sans avertir.»

¹⁰⁸ Epidémies les plus importantes du XIXème siècle en France, selon P. Bourdelais, M. Demonet et J-Y. Raulot, *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 1978, volume 33, numéro 1, pp.125-142

¹⁰⁹ Lettre du 04/11/1918

¹¹⁰ Lettre du 10/11/1918

¹¹¹ Lettre du 05/12/1918

¹¹² <http://www.pasteur.fr/fr/institut-pasteur/presse/fiches-info/grippe>

DEUXIÈME PARTIE

La nécessité d'écrire à ses parents : un moyen de continuer à vivre

«Le bonheur est partout : c'est le gourbi où il ne pleut pas, une soupe bien chaude, la litière de paille sale où on se couche, l'histoire drôle qu'un copain raconte, une nuit sans corvée ... Le bonheur ? mais cela tient dans les deux pages d'une lettre de chez soi ...»¹¹³

CHAPITRE IV

Un rituel codifié

La lettre : déjà un message en elle-même

Si Jean Chambe entretient un échange épistolaire avec ses parents, c'est tout d'abord pour les rassurer. En effet, la lettre est un moyen pour eux de connaître quelques détails de la vie de leur fils, et de s'assurer qu'il est en vie. On observe que certaines lettres sont envoyées quasiment à la suite de celle qui précède ou qu'il reçoit le même jour, juste après l'envoi de sa lettre, une réponse de ses parents¹¹⁴ : l'important est donc d'écrire, plus que de décrire réellement la vie pendant la guerre, afin de tenter d'apaiser les inquiétudes et de maintenir un contact. Aussi, Jean Chambe tente-t-il d'informer ses parents le plus possible des moments où il lui est difficile de correspondre.

«Ne soyez pas en peine si vous restez 4 ou 5 jours sans recevoir de nos nouvelles, car on reste 4 jours aux tranchées de suite.»¹¹⁵

De même, il indique avec soin à quelle adresse lui répondre quand il se déplace.

¹¹³ Roland Dorzeles, *Les croix de bois*

¹¹⁴ Lettres du 21/01/1918, du 24/01/1918 et du 24/02/1918

¹¹⁵ Lettre du 01/09/1915

«Je suis évacué à l'intérieur aujourd'hui et de suite que je serais arrivé à l'hôpital je vous écrirai de suite pour vous donner mon adresse.»¹¹⁶

Le but premier est donc de maintenir une correspondance pour garder un lien, en dépit quelquefois de réelles informations à communiquer. Jean Chambe n'écrit en effet pas pour consigner ses souvenirs comme il aurait pu le faire dans un carnet. Le fait même de recevoir une lettre est, quelque part, l'élément le plus important pour ses parents, car il leur indique que leur fils continue à vivre : l'absence de réponse les laisserait imaginer le pire.

Dès lors, les lettres du soldat frappent par leur similarité et leur redondance. Il devient intéressant de noter qu'il utilise beaucoup de formules qui sont répétées, à quelques différences près, dans nombre de ses écrits, et qui ont pour fonction principale de rassurer ses parents, ou de témoigner de l'affection à leur sujet.

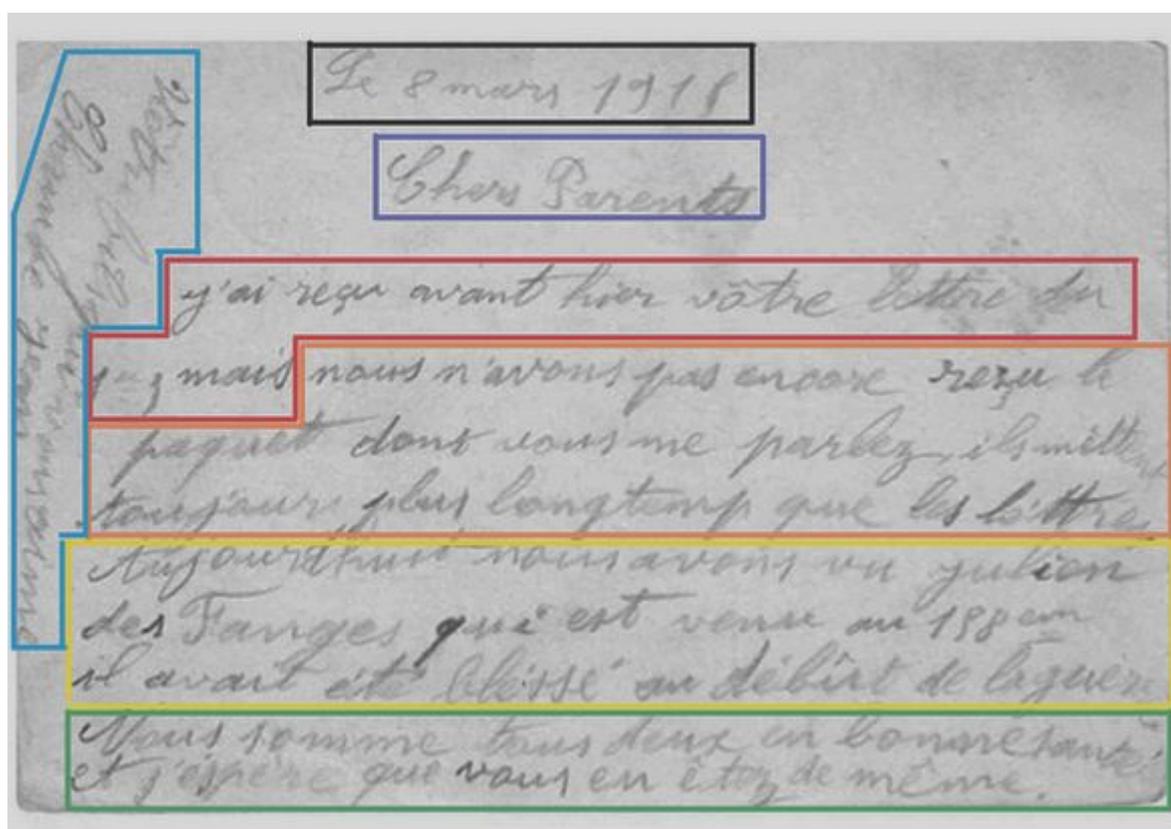
<u>Tableau récapitulatif des formules les plus employées</u>	1914	1915	1916	1917	1918
(Mes) Chers parents	14	33	18	4	40
Bien Chers Parents		6	12	26	21
Nous somme (toujours) tous (les) deux en (très) bonne santé et je souhaite/j'espère / nous désirons / nous espérons que vous en êtes / en soyez (tous) de même.	1	10			
Nous somme tous deux en bonne santé et je souhaite/nous espérons que la présente/cette lettre vous trouve/trouvera de même.	5	4			
J'espère que cette lettre vous trouvera tous en bonne santé.	2	1		2	
Nous allons tous deux très bien et j'espère que vous êtes de même. A bientôt le plaisir de vous embrasser tous.		1			

¹¹⁶ Lettre du 05/10/1915

Nous somme/Je suis toujours en très bonne santé et j'espère que la présente vous trouvera tous de même en attendant le plaisir de vous voir je vous embrasse.		1			1
(A partir du moment où il est séparé de Barthélémy) Je suis (toujours) en (très) bonne santé et j'espère/je souhaite que vous en êtes/soyez (tous) de même.		3	6	13	14
Je suis toujours en bonne santé et vous quitte en vous embrassant / vous embrasse tous (bien fort/ affectueusement/ de tout coeur)			2	5	28
Je termine en vous disant que je vais bien, et je souhaite que cette lettre vous trouve tous en bonne santé.	1	1	2		
J'espère/je souhaite que vous êtes/soyez (tous) (toujours) en bonne santé.		4		2	
Je souhaite que cette lettre vous trouve tous en bonne santé et en attendant des nouvelles je vous embrasse.	1	1		1	1
Je termine/vous quitte en souhaitant que vous alliez tous bien/en vous embrassant tous bien fort/ affectueusement		2		1	5
Je vous embrasse de loins		1			
Rien de/Je n'ai aucun nouveau à vous apprendre/dire	6	1	5	7	7
Vôtre fils			2		7
Vôtre fils qui vous embrasse (bien fort/ de tout coeur)	1	8	15	18	18

Vôtre fils qui vous aime	13	21	7	4	18
Vôtre fils qui vous aime et ne se fait pas de la bile		1			
Vôtre fils qui pense bien à vous		3			
Vôtre fils qui ne vous oublie pas				1	1
Chambe Jean	14	24		1	
Jean		12	30	30	61

Il devient alors possible de dresser un plan-type qui se retrouve plus ou moins dans chacune de ses lettres, et que nous avons tenté de mettre en valeur à travers un exemple.



117

¹¹⁷ Lettre du 08/03/1915

	Inscription de la date en tête de lettre : «Le 8 mars 1918».
	Formule rituelle de début adressé à ses parents : «Chers Parents».
	Récapitulation des lettres ou colis qu'il a pu recevoir.
	Ici : indication sur le retard des colis par rapport aux lettres.
	Évocation des nouvelles qui le concernent ou qui concernent l'entourage familial. Ici, il s'agit de la rencontre avec son ami Julien des Fanges. Habituellement, Jean Chambe évoque le temps qu'il fait (cette lettre est une exception de ce point de vue).
	Formule rituelle de fin, variable mais toujours à propos de sa santé au minimum. Cette évocation est plus une convenance qu'une réelle information sur sa santé. Elle peut s'accompagner d'un souhait de santé pour sa famille.
	Signature précédée d'une formule d'affection. On remarque une évolution dans sa manière de signer : en 1915, il signe «Chambe Jean» puis à partir du moment où il est blessé au bras droit il se met à signer «Jean».

En majorité, les lettres sont donc tout à fait semblables, et Jean Chambe semble avoir, consciemment ou non, développé un moyen d'écrire dans le seul but de rassurer ses parents régulièrement, et de montrer ainsi qu'il continue de vivre. Cependant, ce soldat ne semble en rien différer de beaucoup d'autres, dont l'expression épistolaire se réduit à la reprise de stéréotypes¹¹⁸ où l'identité singulière du combattant s'efface. Cette similarité entre les lettres nous amène à nous interroger sur l'affection réelle que Jean Chambe transmet à sa famille.

¹¹⁸ Christophe Prochasson, «La langue du feu», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juillet-septembre 2006, édition belin, p.124

Des formules d'adieu souvent redondantes : un lien affectif avec sa famille ?

Si les lettres sont le moyen de rassurer sa famille, même par des formules répétitives qui ne convoient pas toujours de réelles informations, elles permettent aussi au soldat d'exprimer une affection envers sa famille qui semble véritablement sincère. Il est ici difficile de démêler ce qui relève de la simple politesse et d'un moyen de terminer la lettre, de ce qui pourrait être la manifestation des pensées sincères de Jean Chambe. Cependant, les formules d'affection sont quelquefois redondantes, mais jamais systématiques, et laissent alors penser que le soldat laisse par moment ses sentiments s'exprimer. On peut déceler le manque affectif que représente une si longue séparation.

«en attendant je vous quitte en vous embrassant de tout coeur. Vôte
fils qui vous embrasse de tout coeur Jean»¹¹⁹

Le soldat semble également chercher à avoir des nouvelles de toute sa famille comme le montre l'emploi du pluriel, et pas seulement de son père, qui est indiqué comme seul destinataire. Il peut faire ainsi réponse aux autres membres dans la même lettre¹²⁰, et attend de la même manière qu'eux leur réponse, de manière plus forte encore quand il est séparé de son frère.

«Je n'ai encore reçu aucune nouvelle, j'espère en avoir demain (...)
J'attends de vos nouvelles avec impatience.»¹²¹

Cette formule est très présente dans les lettres et souligne l'importance qu'elles peuvent avoir dans le quotidien du jeune homme. Elles sont un moyen de garder le moral mais aussi de maintenir un lien avec sa famille malgré la distance qui peut les séparer. Par ailleurs, l'une des phrases de Barbusse dans le *Feu* fait écho à la formule de Jean Chambe. En effet, elle laisse voir de manière beaucoup plus explicite l'importance que prennent les lettres mais aussi leur incapacité à totalement combler le manque.

«J'les garde. Quelques fois j'les relis. Quand on a froid et qu'on a mal,
j'les relis. Ca vous réchauffe pas, mais ça fait semblant.»¹²²

¹¹⁹ Lettre du 01/04/1918

¹²⁰ Réponse à Claudine, sa soeur, dans la lettre du 14/06/1915

¹²¹ Lettre du 11/10/1915 à l'hôpital

¹²² Barbusse, *Le Feu*, p. 132

Enfin, l'affection de Jean Chambe s'exprime à travers de rares éléments extérieurs au contenu des lettres elles-mêmes, comme l'envoi de sa photographie dans son atelier à côté d'un tracteur Label¹²³. Le cliché a malheureusement été séparé de la lettre, mais ce geste montre néanmoins l'attention portée à sa famille, et la conscience de la difficulté de cette séparation, un temps atténuée par la présence de son image. L'aspect parfois froid de certaines lettres ne serait donc pas le signe d'un manque d'affection mais plutôt la conséquence du fait que Jean Chambe ne peut pas tout écrire à ses parents.

Que dire à ses parents ?

La quantité réduite d'informations présentes dans les lettres nous permettent de supposer, en corrélation avec l'affection dont fait preuve le soldat, qu'il omet ou transforme sciemment les événements auxquels il est confronté pour protéger sa famille. En effet, beaucoup de lettres sont très courtes, ne contiennent pas d'informations précises et nouvelles sur ses conditions de vie, et les rares descriptions détaillées dans ses lettres ont rarement un lien direct avec la guerre : presque aucun combat n'y est relaté. Au contraire, on remarque que les rares contenus réellement originaux d'une fois sur l'autre sont des éléments qui peuvent se rattacher à ceux de la vie de ses parents à la campagne. Par exemple, ce récit d'une grange brûlée surprend par sa longueur, vis-à-vis de celle de la lettre.

«Hier a midi il y a eut un gros orage, le tonnerre a mit le feu à une vaste ferme dependant d'un ancien couvent de Trappistes à 5km de Roybon; nous y somme partis à 3 heures et demi, pendant une grande partie de la route nous avions de l'eau jusqu'aux chevilles, nous avons pût arêter le feu il n'a brulé que l'écurie et la grange pleine de foin.»¹²⁴

De même, il évoque le monde rural et les paysans¹²⁵ lorsqu'il les rencontre. Nous pouvons donc penser que Jean Chambe cherche dans ses lettres à communiquer des éléments connus à ses parents, probablement pour leur éviter les descriptions de la guerre qui sont en dehors de tout ce qu'ils sont capables de se représenter.

¹²³ Lettre du 24/08/1918

¹²⁴ Lettre du 03/08/1915

¹²⁵ Lettre du 30/08/1915 : «j'aimais mieux être à la ferme car (...) on mangeait (...) à volonté»

Les lettres sont pour eux un moyen d'entretenir un échange qui vaut en lui-même, c'est pourquoi de nombreuses missives sont marquées par le silence¹²⁶ ou les répétitions¹²⁷ à propos de la vie du soldat. Il ne tente pas de décrire réellement, ni précisément, son expérience : il est quasiment sûr que Jean Chambe tait un certain nombre d'événements marquants dans ses lettres. Cependant, sa production d'écrits sur la guerre s'adresse à des lecteurs qu'il connaît et qui lisent, à quelques jours d'intervalle, ses impressions. Ainsi, et contrairement à l'écriture d'un carnet de guerre où le soldat ne s'adresse pas personnellement à un lecteur, Jean Chambe cherche à poursuivre un échange avec sa famille qui se suffit déjà presque à lui-même, plutôt qu'à écrire la vérité sur les événements, qui transformerait inévitablement la relation qu'il entretient avec sa famille. On peut donc aller jusqu'à parler d'autocensure, bien que celle-ci s'explique par le lien privilégié qui se maintient dans les lettres entre Jean Chambe et ses parents.

CHAPITRE V

La mise en récit de ce qu'il vit

La création d'un récit à travers des éléments chronologiques et spatiaux concrets

Si les lettres semblent être un moyen pour Jean Chambe de tenir informés ses parents quant à sa vie sur le front, elles semblent également être un moyen de créer un récit à partir de ce qu'il vit. En effet, il date chacune de ses lettres et réintroduit à l'intérieur de celles-ci la date précise à laquelle il a reçu la lettre de ses parents avant de leur répondre.

«j'ai reçu vos deux lettres du 4 et du 9 le 17 mais nous n'avons pas reçu les paquets que vous nous avez envoyés»¹²⁸

De plus, nous remarquons que Jean Chambe utilise une formule type pour l'ensemble de ses lettres sur la période complète de la guerre. Il commence généralement ses lettres par «j'ai bien reçu» et crée ainsi une sorte de trame introductive qu'il suit systématiquement. Dès lors, on peut penser que ces lettres ne sont plus seulement un moyen de tenir informés ses

¹²⁶ Notamment dans les lettres du 12/02/1915, du 08/01/1917, du 05/11/1917, de février et de mars 1918 de manière générale

¹²⁷ Lettre du 19/10/1915 : «Je crois que je vous ai déjà dit (...)»

¹²⁸ Lettre du 19/12/1914, qui est un exemple parmi d'autres

parents, de maintenir un lien avec eux : elles apparaissent comme un moyen de rester en contact avec la réalité. En effet, lorsque Jean Chambe donne les dates au jour près, on peut supposer qu'elles lui permettent de s'ancrer dans la réalité, de garder une forme de chronologie dans les événements de la guerre. Cependant, son cas n'est pas isolé, lorsqu'on le compare à d'autres récits épistolaires ou carnets de soldats écrits durant cette même période, l'utilisation précise des dates et des heures se retrouve généralement.

«Nous quittons le tunnel à 8h ½ en marchant en file indienne. [...] Nous nous portons en avant à 9 h ½ sous une pluie d'obus. [...] Il fallait arriver à la redoute du fort de Vaux. Enfin, vers 10h ½, nous étions arrivés, tout bouleversés, et tout essoufflés (...)»¹²⁹

L'utilisation des heures apparaît ici beaucoup plus précise que dans les lettres de Jean Chambe, mais cette citation est extraite d'un carnet et non pas d'une lettre, ce qui laisse penser que l'utilisation des dates, des heures et des lieux ne se fait pas tout à fait de la même manière. Néanmoins, la volonté de construire un récit précis, qui les réinscrive dans une chronologie semble commune aux deux soldats.

À cette chronologie temporelle s'ajoute une volonté de se représenter dans l'espace à l'aide d'une énumération minutieuse des lieux vus ou à venir. Jean Chambe est un paysan de Saint Martin qui n'a jamais voyagé avant d'être mobilisé, cette découverte de la France au-delà de son «pays» est un bouleversement total pour lui. Dès lors, cet ancrage spatial semble compléter la chronologie temporelle, où l'un et l'autre lui permettent de recréer le récit de ce qu'il vit, de mettre des noms sur ces lieux dont il n'avait sans doute jamais entendu parler.

«Nous avons fait bon voyage, nous sommes arrivés à 11 heures. Je suis à la 25ème compagnie, Barthélémy n'est pas encore affecté à une compagnie car les caporaux vont presque tous aux compagnies de la classe 16 qui sont à Chambarant mais nous pourront toujours nous voir assez souvent et il se peut aussi qu'il reste à Roybon.»¹³⁰

Ainsi, les lettres de Jean Chambe semblent être un moyen de garder un contact avec sa famille mais elles sont aussi un moyen pour lui de mettre des noms, des mots sur cette nouvelle vie qu'il découvre. C'est pourquoi lorsqu'il utilise des dates précises dans toutes ses

¹²⁹ Carnet de guerre de Edouard Mattinger soldat au 132ème régiment de l'infanterie, accessible sur le site du Chtimiste.

¹³⁰ Lettre du 03/08/1915, description spatiale précise dans la lettre du 05/01/1915 «Nous sommes toujours dans le Pas-de-Calais, mais loin de la mer car nous sommes dans le sud dans les environs d'Arras.»

lettres, qu'il donne le nom des lieux dans lesquels il se trouve ou s'est trouvé il fait avant tout le récit de ce qu'il vit. Ce récit est ponctué par l'attente des permissions qui constituent des ruptures dans le temps devenu normal de la guerre.

L'espoir d'un avenir proche «heureux» à travers l'attente des permissions

Lorsqu'il tente de replacer les événements qu'il vit dans une chronologie, Jean Chambe pense également à son futur à moyen terme, notamment à travers l'attente des permissions. S'il peine à pouvoir réellement connaître à l'avance les dates de ses permissions et si elles sont souvent repoussées, il continue pendant toute la durée de la guerre d'espérer revenir chez lui le plus tôt possible. L'attente des permissions est donc un moyen d'attendre de revoir sa famille pour combler un manque affectif¹³¹, d'autant plus lorsqu'elles coïncident avec celles de Joannes.

«Comme je vois il y aura de quoi chasser quand je serais en permission et nous y seront probablement ensemble avec Joannes»¹³²

C'est également un biais pour retourner un temps à sa condition de paysan et à un monde fait de connu, ainsi que de se replacer chronologiquement à l'échelle du mois, voire de la saison.

«j'espère bien être en permission à Pâques»¹³³

Cet espoir sur le moyen terme permet au soldat de prendre conscience du temps qui passe en dehors du cadre précis de la guerre. C'est également un moyen de prendre du recul sur sa condition. De manière plus générale, il l'invite à réfléchir quant à la durée de la guerre et à se replacer à l'intérieur de celle-ci ; à espérer aussi revenir de manière définitive à sa vie de paysan. Cet espoir se retrouve même dans certaines de ces lettres.

«Quand a ma permission j'espère y être dans un mois si ça marche régulièrement et cette fois-ci j'ai bien espoir que ce sera la dernière car je crois que la fin de la guerre n'est pas loin maintenant.»¹³⁴

¹³¹ Évocation du «plaisir de bientôt vous embrasser tous», dans la lettre du 21/05/1915

¹³² Lettre du 08/11/1917

¹³³ Lettre du 02/03/1918

¹³⁴ Lettre du 24/02/1918

Si nous pouvons remarquer un optimisme un peu trop grand, puisque la guerre dure encore près d'un an pour lui, Jean Chambe fait preuve d'une certaine lucidité et comprend que la victoire des Français n'est plus qu'une question de temps.

De plus, si Jean Chambe paraît généralement assez optimiste et plein d'espoir alors qu'il n'est jamais totalement sûr de rentrer chez lui¹³⁵, il est possible d'interpréter cela comme un moyen de continuer à vivre. Les permissions permettent particulièrement de rythmer la vie du soldat, de mesurer le temps qui s'écoule et d'en devenir conscient. Elles représentent également la possibilité d'un contact concret avec sa vie antérieure à la guerre, qui ne peut être entretenu que de manière abstraite le reste du temps.

CHAPITRE VI

Le moyen de maintenir le contact avec sa vie antérieure à la guerre

«Il se recueille le crayon aux doigts, les yeux sur son papier ; rêveur il regarde, il dévisage, il voit et on voit l'autre ciel qui l'éclaire, son regard va là-bas.»¹³⁶

Le temps qu'il fait : un lien avec sa condition de paysan

Pour Jean Chambe, les lettres sont un moyen de se replonger lui-même dans sa vie antérieure. Il trouve cependant un biais très personnel pour le faire : l'évocation systématique de la météorologie. En effet, cet élément est sans aucun doute le plus développé de toute la correspondance, et devient de plus en plus incontournable au fur et à mesure de l'avancée de la guerre. Cela peut s'expliquer par deux raisons principales. La première est que l'information relative au temps est toujours nouvelle, c'est donc une donnée qui permet d'allonger les lettres et de leur donner plus de contenu en toute circonstance, tout en étant détachée de la guerre. La météorologie semble également avoir un impact assez important sur le soldat. Il est évident que le temps, notamment le froid, la pluie et la neige lorsqu'il est dans

¹³⁵ Notamment les lettres du 18/07/1917, du 08/06/1917, du 27/02/1918, du 01/04/1918

¹³⁶ Henri Barbusse, *Le Feu*, p.69

les tranchées¹³⁷, impacte fortement ses conditions de vie : c'est pourquoi nous observons une correspondance étroite entre les informations de Jean Chambe et celles du JMO, puisque c'est une donnée importante dans la guerre¹³⁸. Par ailleurs, certains historiens vont même jusqu'à établir un lien entre la création et l'entretien des tranchées et les travaux paysans, et la vie en plein air que les deux conditions requièrent.

«La classe paysanne formait la clé de voûte du peuple des tranchées, où le travail de la terre évoquait ses origines.»¹³⁹

Le temps joue également sur son moral, bien que Jean Chambe exprime rarement ses sentiments. Les beaux jours sont alors synonymes d'une vie plus agréable, presque anachronique vis-à-vis de l'atrocité des événements que d'autres subissent.

«Cette semaine le tem a été continuellement beau, il a plut cette nuit, mais la journée s'anonçe assez belle. Maintenant nous avons jusqu'à 4 heures pour nous promener, mais nous n'allons pas loin, car il fait trop chaud, nous nous couchons à l'ombre de marogniers.»¹⁴⁰

La deuxième raison qui explique l'omniprésence d'informations météorologiques est qu'elles permettent au soldat de s'évader. Il est intéressant de noter qu'il interroge également souvent ses parents sur le temps qu'il fait chez eux : nous pouvons y voir un moyen de se replonger dans son ancien univers en l'imaginant.

«Je pense que vous avez toujours le beau temps car ici il fait beau à peu près tous les jours»¹⁴¹

Du fait de sa condition de paysan, le temps lui évoque aussi les travaux des champs : il cherche constamment à avoir des informations en retour et à comparer la situation à Saint-Martin avec son lieu de vie.

¹³⁷ Notamment les lettres du 08/01/1915, 22/01/1915, 06/02/1915

¹³⁸ A titre d'exemple, la référence à la boue dans la lettre du 09/01/1915 est corroborée par le JMO, les 07/01/1915, 08/01/1915, 09/01/1915

¹³⁹ Jacques Meyer, *La Vie quotidienne des soldats pendant la guerre*

¹⁴⁰ Lettre du 02/05/1915

¹⁴¹ Lettre du 12/09/1917

«Nous avons eut la pluie toute la semaine dernière, mais hier et aujourd'hui il n'en est pas tombée, j'espère que vous avez un meilleur temp qu'ici pour les fenouilles et pour rentrer les pommes de terres»¹⁴²

La météorologie apparaît donc être un lien avec la vie de ses parents qui revêt une importance certaine, et met quelquefois en peine le soldat qui a conscience qu'il serait plus utile en train d'aider sa famille que de rester passif quand la main d'oeuvre manque¹⁴³. À travers le souci du temps, Jean Chambe manifeste une réelle préoccupation pour la vie de son foyer qui continue à se dérouler sans qu'il puisse y prendre part, en dehors des rares permissions. Les considérations sur le temps sont quelquefois liées à de réelles frustrations qui montrent que le soldat est tout d'abord un paysan qui repense à la vie dans son pays quotidiennement. À chaque fois que Jean Chambe regarde le ciel, il doit imaginer Saint-Martin : la météorologie est peut-être le recours le plus fréquemment utilisé pour s'évader un temps en dehors de la guerre.

Les relations entre Jean Chambe et sa fratrie

La relation intimement familiale qu'il entretient avec sa fratrie compte parmi les autres moyens dont dispose Jean Chambe pour s'évader de la monotonie de la guerre. Du premier moment de la guerre jusqu'au dernier, cette volonté de maintenir une relation épistolaire avec ses frères et soeurs demeure. Le lien familial va permettre à Jean Chambe de pouvoir mieux supporter la guerre, d'autant plus que son frère Barthélémy se trouve dans la même compagnie que lui.

«Je suis très content depuis que je suis à la 12ème compagnie surtout que c'est Barthélémy qui est mon caporal car on l'a nommé il y a une huitaine de jours.»¹⁴⁴

Jean Chambe voit en Barthélémy un exemple à suivre, de part son âge et son grade militaire. De 1914 à 1916, cette relation intime va être au coeur des préoccupations du soldat, demandant sans cesse des nouvelles de son frère aîné lorsqu'il n'est pas avec lui, mais surtout informant sa famille qu'ils vont bien tous les deux, afin de la rassurer le plus possible. La relation épistolaire avec Barthélémy ne semble pas être bien différente de celle de Jean

¹⁴² Lettre du 15/10/1917

¹⁴³ Lettre du 18/07/1917 «je regrette de ne pas y être (...)

¹⁴⁴ Lettre du 07/12/1914

Chambe avec ses parents : les lettres sont toutes aussi vides et ne sont là que pour rassurer sur l'état de santé.

«j'ai trouvé Barthélémy et je suis en bonne santé et il faut croire qu'ils ne sans font pas car malgré 9 mois et demi de campagne Barthélemy a toujours très bonne mine, je ne suis pas encore dans sa compagnie mais j'y serais bientôt»¹⁴⁵

En 1915, alors que le jeune homme est à l'hôpital suite à une blessure de guerre, il garde un intérêt tout particulier pour son frère Barthélémy. Cela semble être important de rester en contact avec son frère, et même de le mettre en valeur.

«J'ai su hier par la cousine de Paris que Barthélémy avait la croix de guerre mais je ne savais pas qu'il était sergent, il a bien mérité tout cela.»¹⁴⁶

Le décès de ce dernier en septembre 1916 est marqué par l'absence totale de lettres tout au long du mois : nous n'avons donc aucun moyen de connaître sa réaction. Dès lors, toute son attention converge vers ses autres frères, Johannes et Antonin, et la volonté incessante de les savoir en vie et en sécurité imprègne les lettres de 1917 à 1918.

«Joannes est au dépôt je pense que je vais recevoir son adresse un de ces jours. Je pense que Tony aura été ajourné ce matin.»¹⁴⁷

De même Jean Chambe ne cesse d'assurer à ses parents que leurs enfants sont en sécurité, malgré l'horreur de Verdun ou les tensions militaires dans la Somme à la fin de l'année 1918. Néanmoins la fratrie masculine n'est pas l'unique préoccupation de Jean Chambe, comme le prouvent les lettres qu'il envoie à ses sœurs Marie et Claudine¹⁴⁸. En effet, il change de ton dans les lettres destinées à ses sœurs, faisant preuve d'une plus grande gaiété¹⁴⁹ afin qu'elles puissent remettre la guerre entre les mains de Dieu par leurs prières.

«Tu peut croire, chère petite sœur [Claudine], que j'ai souvent pensé à toi car je sais que tu ne m'oublie pas dans tes prières de chaque jours, mais il y a aussi Barthélemy qui a bien besoin de prières pour qu'il soit

¹⁴⁵ Lettre du 18/11/1914

¹⁴⁶ Lettre du 14/10/1915

¹⁴⁷ Lettre du 21/02/1918

¹⁴⁸ Cf annexes p. 97 : Photographie de Claudine

¹⁴⁹ Lettre du 10/02/1916 : «C'est avec bien du plaisir que j'ai reçu hier ta gentille lettre aussi je m'empresse de t'envoyer une petite réponse.»

protégé sur les champs de Batailles ou j'ai vu tomber tant de camarades et je sais que tu ne l'oublie pas.»¹⁵⁰

Ainsi cette relation permet à Jean Chambe une forme d'évasion de sa condition militaire, qui, loin de sa famille, ne cesse de servir de messager entre ses frères au front et sa famille à Saint-Martin.

Les renseignements sur la famille large et les villageois qu'il connaît

Une thématique qui revient de manière particulièrement fréquente dans les lettres de Jean Chambe est celle des personnes connues qu'il croise à de diverses occasions. En effet, 35 lettres sur 185 informent ses parents à propos de «gens du pays» qui se trouvent dans le même régiment que lui¹⁵¹, qu'il a croisés lors d'une manoeuvre¹⁵² ou dont il a simplement entendu parler¹⁵³. Ces informations sont tellement importantes qu'elles peuvent être l'objet même d'une lettre, la raison pour laquelle le soldat écrit.

«Je vous envoie cette carte pour vous dire que j'ai vu Claudius Martinière hier il est venu me trouver à l'hôpital et nous avons passé la soirée ensemble».¹⁵⁴

Ainsi, on comprend qu'à plusieurs centaines de kilomètres de chez eux ces soldats se reconnaissent, parce qu'ils se sont déjà rencontrés ou parce qu'ils parlent le même patois. La probabilité de rencontrer quelqu'un de sa région est assez élevée puisqu'au début de la guerre les soldats sont affectés à un compagnie en fonction de leur origine géographique. Se retrouver entre jeunes du pays est également une occasion de joie et de rires, comme l'écrit Jean Chambe à propos de sa classe :

«Je comprend que ça doit pas être bien gai à St-Martin encore si la classe 18 est partie mais ici la gaitée ne fait défaut.»¹⁵⁵

¹⁵⁰ Lettre du 10/02/1916

¹⁵¹ Lettre du 07/09/1914: «Je suis à la même escouade que Ferret.»

¹⁵² Lettre du 12/02/1915 : «Nous avons vu Jean Morretton avant hier quand il nous relevait de la tranchée on a juste eu le temp de se serrer la main (...)»

¹⁵³ Lettre du 20/09/1914 : «j'ai su par Ferret que Moretton des Plases était blessé.»

¹⁵⁴ Lettre du 17/03/1916

¹⁵⁵ Lettre du 19/12/1914

Les soldats rencontrés sont souvent désignés par leur nom de famille¹⁵⁶, qui sont évocateurs pour ses parents. En effet, ces derniers, s'ils ne connaissent pas tous les jeunes des villages alentours, reconnaissent rapidement un patronyme connu. Les noms sont souvent associés à un village¹⁵⁷ ou à un lieu-dit¹⁵⁸, qui parle immédiatement aux destinataires de la lettre. Nous voyons donc que pour Jean Chambe croiser un soldat du «pays», ce n'est pas seulement discuter avec un ami, mais c'est aussi dessiner autour de lui un univers connu, se remémorer l'endroit d'où il vient, partager un moment avec quelqu'un qui a arpenté les mêmes chemins que lui et vu les mêmes bâtiments.

Au «pays», tout le monde se connaît, et on parle fréquemment des lettres reçues qui permettent de faire circuler les informations venant du front. En effet, tout le monde n'a pas la chance de recevoir des lettres régulières de son fils ou mari, et apprendre par un voisin qu'il a été vu, c'est avant tout avoir la certitude qu'il est vivant. C'est pourquoi le soldat donne fréquemment des renseignements sur l'état de santé de ses camarades¹⁵⁹. Les permissions permettent également de donner des nouvelles à l'arrière des blessés et des soldats encore au front¹⁶⁰. Or cela est également l'occasion de nombreuses rumeurs au pays à propos des soldats.

«je suis bien étonné qu'au pay j'ai passé pour mort et surtout d'avoir gelé car je n'ai pas la moindre engelure ni aux pieds ni aux mains, c'est vous dire qu'il ne faut pas ajouter foi à tout ce qu'on raconte au sujet de ceux qui sont en campagne tant que ça ne provient pas de source sûr.»¹⁶¹

S'il renseigne ses parents sur le front, ces derniers lui transmettent de leur côté des nouvelles de l'arrière. Ainsi, Jean Chambe reste au fait de la santé des personnes de sa famille et s'en inquiète¹⁶², mais il apprend également les derniers commérages¹⁶³ du «pays», qui lui

¹⁵⁶ Lettre du 20/09/1914: «En arrivant ici j'ai trouvé les deux Fayolle qui avait restés au Thier un qui est de ma classe et l'autre de la classe 12 qui avait été ajourné.»

¹⁵⁷ Lettre du 13/08/1915 : «nous somme à la 9ème compagnie avec Tony Piégay de Ste Catherine. Nous avons vu aussi François Piot du Monsel et Véricel de la Chèvre. Il y a aussi Claude Chipier de Chavagneux mais nous ne l'avons pas encore vu car son bataillon est aux tranchées.»

¹⁵⁸ Lettre du 05/01/1915 «il y a un Noël de Rochefort qui est arrivé il y a une huitaine de jours, il a 31 ans il était dans l'auxiliaire et il a été pris pour le service armé il est à la 10ème compagnie.» Rochefort désigne un hameau de Saint-Martin en Haut.

¹⁵⁹ Lettre du 16/02/1915 : «J'ai vu Justin aujourd'hui. Royard et Guyot aussi, ils vont tous bien.»

¹⁶⁰ Lettre du 07/01/1916: «Je viens de voir Chapelain, il est venu chercher ses papiers, il part ce soir pour sa permission de 7 jours, si vous le voyez il vous donnera de mes nouvelles.»

¹⁶¹ Lettre du 12/02/1915

¹⁶² Lettre du 22/01/1915 : Jean et Barthélémy sont «peinés d'apprendre la mort de Grand-Père et la maladie de Grand-mère.»

¹⁶³ Lettre du 27/11/1915 : «J'ai été bien surpris d'apprendre le mariage de Maria Rivière.»

font plaisir¹⁶⁴. Il commente les derniers mariages ou les dernières fiançailles, donne son avis¹⁶⁵ : c'est sans doute un moyen pour lui de continuer à appartenir à ce microcosme du pays qui change pendant son absence, de s'assurer que lorsqu'il reviendra il aura toujours sa place.

Ses parents lui écrivent aussi ce qu'ils apprennent des autres soldats au front¹⁶⁶ : ainsi se dessine le parcours d'une information qui passe de la lettre d'un soldat à une lettre de l'arrière envoyée à un autre soldat. Ce parcours existe aussi dans le sens inverse, puisque les correspondants de Jean Chambe le chargent tour à tour de transmettre des messages à ses autres correspondants¹⁶⁷. Ce schéma de «plume à plume», plus que de bouche à oreille, est évidemment porteur de rumeurs et d'informations fausses. Cela est d'autant plus vrai lorsque Jean Chambe se trouve à l'hôpital et n'a de nouvelles de son frère resté au front qu'à travers les lettres des membres de sa famille¹⁶⁸. Il est aussi heureux, blessé, de connaître les noms de ceux du «pays» qui sont dans la même situation que lui¹⁶⁹:

«Je suis content que vous me disiez tous mes camarades de St-Martin qui sont blessés. Il y a aussi Chapelin de ma classe qui est au même hôpital que moi.»¹⁷⁰

Mais notre soldat ne fait pas que parler des gens du «pays» ou se renseigner à leur propos : il cherche également à leur rendre visite le plus souvent possible. En effet, il ne lui est pas possible lors de courtes permissions de rentrer à Saint-Martin, c'est pourquoi il rend visite à des personnes de sa famille large¹⁷¹ ou à de simples connaissances de ses parents dès qu'il le peut. C'est surtout le cas quand il se trouve en entraînement à Lyon, où il connaît quelques personnes chez qui il peut passer une soirée ou un dimanche. Ces personnes apparaissent comme des relais de ses parents, qui prennent soin de lui.

«Dimanche passé je suis allé à Lyon chez madame Bonnet et nous somme allés à vêpre à Fourvière, madame Bonnet m'a fait une paire

¹⁶⁴ Lettre du 23/02/1915 : «ça nous fait bien plaisir de recevoir des nouvelles du pay un peu en détail.»

¹⁶⁵ Lettre du 08/11/1917 : «Vous me dites que Fanny Moretton est en fiançailles, ses parents vont probablement quitter le Jalay, et le père ne va peut-être pas beaucoup mieux.»

¹⁶⁶ Lettre du 23/02/1915 : « Comme vous me dites Claudius Martinière est au bataillon de marche du 158ème (...) nous avons bien l'occasion de le voir quelque fois.»

¹⁶⁷ 22/05/1918 : «La cousine de Paris me dit de vous dire bien des chausures de sa part.»

¹⁶⁸ Lettre du 14/10/1915 : «J'ai su hier par la cousine de Paris que Barthélémy avait la croix de guerre mais je ne savais pas qu'il était sergent, il a bien mérité tout cela.»

¹⁶⁹ Lettre du 19/10/1915 : «Comme je vois il y en a beaucoup à St-Martin qui sont tombés dans cette offensive.»

¹⁷⁰ Lettre du 14/10/1915

¹⁷¹ Lettre du 17/06/1915 : «La cousine Jeanne est venue nous voir avant hier et elle a demandé au capitaine que nous puissions aller dîner chez elle un jour, nous y irons aujourd'hui, et nous resterons toute la soirée.»

de mitte qui tiennent bien chaud aux mains sans gêner les doigts.»¹⁷²

En outre, ses parents ne sont pas les seuls correspondants de Jean Chambe : il écrit également aux membres de sa famille élargie, qui vivent parfois très loin de Saint-Martin en Haut, ce qui nous laisse penser qu'il ne les a pas vus assez souvent pour créer un lien très fort avec eux. Ils restent cependant soucieux de savoir comment il se porte.

«J'ai reçu ces jours-ci une lettre de la cousine de Paris qui me dit de ne pas l'oublier auprès de vous car si elle ne nous écrit pas souvent c'est qu'elle est très occupée.»¹⁷³

Cette thématique des «gens du pays» évolue évidemment au fil des lettres. Elle est omniprésente lorsque Jean Chambe se trouve au front, puisqu'il est sans cesse en contact avec ses camarades. A l'hôpital, on trouve davantage de lettres qui répondent à des renseignements donnés par ses correspondants que de lettres qui en donnent. A partir du moment où il devient conducteur, il est davantage coupé du monde de la guerre, et les rencontres qu'il fait sont rapides, dans les lieux de chargement et les grandes villes¹⁷⁴.

La quantité des références au pays dans l'ensemble de sa correspondance nous permet d'entrevoir l'importance de cet espace connu, tant par ses lieux que par les personnes qui y vivent, dans l'esprit d'un jeune soldat rarement allé plus loin que Lyon avant la guerre.

¹⁷² Lettre du 29/10/1914

¹⁷³ Lettre du 03/06/1916

¹⁷⁴ Lettre du 16/08/1917 : J'ai vu Vericel des Terres qui est à la Part Dieu depuis hier en attendant de partir en Orient, j'ai vu aussi Pierre Moretton»

TROISIÈME PARTIE

Une distance protectrice vis-à-vis de la guerre

CHAPITRE VII

Patrie ou famille ?

Le patriotisme latent dans son environnement

À la question : «Pourquoi ces jeunes gens ont-ils accepté de se battre et de mourir pendant quatre ans ?», un courant de l'historiographie culturelle¹⁷⁵ répond par la mobilisation du concept de «consentement patriotique» qui expliquerait l'adhésion des soldats à une «culture de guerre». Nous nous sommes donc demandé si cette explication pouvait être valable dans le cas de Jean Chambe.

Jean Chambe, comme tous les enfants qui sont allés à l'école sous la Troisième République, a bénéficié d'un enseignement fortement empreint de patriotisme. Il a sans doute appris l'histoire de France avec des manuels comme *Le tour de France par deux enfants*¹⁷⁶ ou le livre d'histoire rédigé par Ernest Lavis. L'image de la France donnée aux écoliers dans ce type d'ouvrages est celle d'un pays qui, par sa géographie et son histoire, vit depuis la nuit des temps dans l'unité et l'amour de la patrie. Les messages patriotes divulgués sont très clairs, comme celui lié chez Lavis à la défaite de Vercingétorix à Alésia.

«On n'est jamais sûrs d'être vainqueurs, mais on peut sauver l'honneur en faisant son devoir de bon soldat.»¹⁷⁷

C'est donc dans un univers empreint de patriotisme qu'a grandi Jean Chambe, à travers un enseignement fait pour élever des soldats dans l'optique d'une vengeance contre la Prusse.

Cet arrière-plan patriote qui a imprégné la jeunesse de Jean Chambe devient omniprésent au moment de la guerre. Il transparaît de manière flagrante à travers des détails

¹⁷⁵ Jean-Jacques Becker, Jay Winter, Gerd Krumeich (dir.), *Guerre et cultures, 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1914.

¹⁷⁶ Manuel scolaire publié en 1877 par Augustine Fouillée, à visées moralistes et civique.

¹⁷⁷ Ernest Lavis, *Histoire de France illustrée depuis les origines jusqu'à la Révolution*, CE 7, 1900-1912

matériels, de telle sorte que cette «culture de guerre» semble un acquis du quotidien qui n'est interrogé ni par Jean Chambe ni par ses correspondants. En effet, si quelques lettres font référence au désir que la guerre se termine¹⁷⁸, l'idée de quitter la guerre avant l'armistice n'est jamais évoquée. Il est évidemment nécessaire de nuancer ce constat par le fait que si Jean émettait de telles idées, sa lettre risquerait d'être interceptée par le contrôle postal. Cependant, notre soldat n'a à aucun moment l'air dans sa correspondance d'un potentiel mutin ou déserteur.

Le patriotisme latent dans l'environnement de Jean Chambe est avant tout visible sur les supports qu'il utilise pour ses lettres. Certains papiers à lettres et certaines enveloppes sont ornés de drapeaux français, mais aussi de la devise «Honneur, Patrie». L'armée française est présentée comme «l'armée de la République»¹⁷⁹, sans doute en opposition à l'armée allemande dépeinte comme une armée de barbares¹⁸⁰. Une des cartes-postales que nous possédons est particulièrement significative de ce point de vue¹⁸¹ : elle représente un chien secouriste, portant entre ses dents un chapeau de soldat français et en train d'uriner sur un casque allemand. Elle est ornée du slogan «Le chien sanitaire ... et patriote !».

Cette propagande visuelle est sans doute renforcée par le discours des officiers autour de Jean Chambe. Jean-Jacques Becker cite en effet le Général Joffre¹⁸².

«Soldats de la République,

Après des mois d'attente qui nous ont permis d'augmenter nos forces et nos ressources, pendant que l'adversaire usait les siennes, l'heure est venue d'attaquer pour vaincre. (...) Derrière l'ouragan de fer et de feu déchaîné grâce au labeur des usines de France, où nos frères ont nuit et jour travaillé pour vous, vous irez à l'assaut tous ensemble, sur tout le front, en étroite union avec les armées de nos alliés. Votre élan sera irrésistible (...). Allez-y de plein coeur pour la délivrance de la patrie, pour le triomphe du droit et de la liberté.»¹⁸³

C'est à ce type de discours, qui réveille le patriotisme en faisant référence au travail des familles dans les usines mais aussi en mobilisant des valeurs telles que le «droit» ou la

¹⁷⁸ Lettre du 24/02/1918, à titre d'exemple

¹⁷⁹ Cf annexes p. 99 : Les symboles patriotiques sur les supports

¹⁸⁰ Cf annexes p. 98 : Affiche de propagande contre l'armée allemande

¹⁸¹ Cf annexes p. 99 : Les symboles patriotiques sur les supports

¹⁸² Jean-Jacques Becker in *Tous Républicains, origine et modernité des valeurs républicaines*, sous la direction de Robert Belot, chapitre «Patriotisme et République pendant la Grande Guerre»

¹⁸³ Ordre général n°43 du 23 septembre 1915

«liberté», qu'est exposé Jean Chambe chaque jour, surtout durant la période où il est au front. Nous pouvons par exemple citer les vœux que le colonel du 158^{ème} régiment d'infanterie adresse à ses soldats le premier janvier 1915 :

«Je leur souhaite surtout d'apporter par leur concours le plus intense et le plus dévoué, encore plus de gloire au drapeau du 158^{ème} afin de pouvoir rentrer plus vite dans leurs foyers, et couverts de lauriers.»¹⁸⁴

Il est impossible que Jean n'ait pas entendu ce discours, qui était adressé à l'ensemble de la division à laquelle il appartient. Or il n'y fait aucune référence dans sa lettre du 02/01/1915. Le soldat ne semble à aucun moment réagir à cette omniprésence du patriotisme dans son environnement visuel et sonore. Deux hypothèses peuvent être soulevées : d'une part il est possible que cette «culture de guerre» soit tellement intériorisée qu'il ne remarque même plus la propagande qui fait partie de son quotidien, d'autre part un discours aussi répétitif peut ne pas influencer sa pensée et n'être vu que comme un élément d'arrière-plan que l'on ne prend pas en considération. Ces deux hypothèses peuvent être validées par la manière dont Jean Chambe considère l'armée ennemie, plus modérée que la propagande aurait pu le laisser croire.

L'indifférence plus que la haine vis-à-vis du «boche»

«Dans la guerre qui s'engage, la France [...] sera héroïquement défendue par tous ses fils dont rien ne brisera, devant l'ennemi, l'union sacrée.»¹⁸⁵

L'objectif du président Poincaré à l'aube du conflit est de rallier tous les Français, quelles que soient leurs opinions politiques, contre l'ennemi commun : l'Allemagne ; ennemi de longue date. Depuis la défaite humiliante à Sedan le 1^{er} septembre 1870 contre l'armée prussienne, notamment, les Allemands sont la cible primordiale des Français. L'emploi du terme péjoratif «boche», abréviation de l'argotique «alboche» qui désigne une personne au fort caractère et à l'esprit obtus¹⁸⁶, bien qu'il soit inventé à la fin du XIX^{ème} siècle, devient l'injure courante pour qualifier l'Allemand. À cette appellation injurieuse s'ajoute la volonté

¹⁸⁴ JMO du 01/01/1915

¹⁸⁵ Raymond Poincaré, *Message aux Chambres*, 4 août 1914

¹⁸⁶ <http://www.culture-generale.fr/histoire/622-origine-des-mots-boche-et-chleuh>

d'anéantir l'armée allemande, exprimée à travers la formule ternaire de Pershing¹⁸⁷ ou la décision violente et cruelle du général Joffre.

«Je tordrai les Boches avant deux mois.»¹⁸⁸

La haine du «boche» devrait donc se trouver dans les lettres d'un soldat confronté à l'armée allemande dans les tranchées. Cependant, par opposition avec la véhémence anti-Allemands qu'on attribue aux Français pendant la Grande Guerre, Jean Chambe ne semble pas être animé d'une telle haine (du moins ses lettres ne le témoignent pas). Catherine Chambe décrit Jean Chambe comme un homme appelé par le devoir et non par la haine car il n'est guère imprégné d'un fort sentiment patriotique¹⁸⁹. Cela ne l'empêche pas néanmoins de trouver son bonheur dans le malheur de l'ennemi.

«nous, nous avons eu de la veine car la 12ème compagnie était en 2ème ligne et nous n'avons pas eu à passer dans la boue nous étions tranquilles, nous n'avions à craindre ni les balles ni les obus, tandis que des hommes d'autres compagnies se sont engagés dans des boyaux pleins de boue et y sont restés, si bien qu'il a fallu faire apporter des cordages pour les retirer, ce qui nous console c'est que les boches c'est la même chose, nous en avons la preuve par 30 hommes qui hier se sont rendus au 159ème qui étaient dans les tranchées à côté de nous.»¹⁹⁰

Si l'ennemi est vu comme celui qui partage les mêmes problèmes que le combattant français, Jean Chambe le considère également comme un soldat passif. En effet, il remarque que l'Allemand réagit faiblement aux offensives françaises, faisant preuve de peu d'agressivité, dépourvu de réactivité¹⁹¹. Alors qu'il observe les dégâts que produisent les canons de 75mm modèle 1897¹⁹², il décrit l'effet des bombes sans se préoccuper de la mort de l'ennemi qui se cache tant bien que mal dans sa tranchée.

¹⁸⁷ Propos du Général Pershing adressés à Foch, in Everett Titsworth Tomlinson, *The Story of General Pershing*, 2009 : «L'Allemagne peut être battue, l'Allemagne doit être battue, l'Allemagne sera battue.»

¹⁸⁸ Propos du Généralissime Joffre d'août 1914, in Jean de Pierrefeu, *G.Q.G., secteur 1 : trois ans au Grand quartier général*, 1920

¹⁸⁹ Catherine Chambe, *D'une terre à l'autre ... Saint-Martin-en-Haut pendant la guerre* : «C'est le devoir qui l'a appelé le 24.9.1914, et non pas la haine de l'ennemi.»

¹⁹⁰ Lettre du 09/01/1915

¹⁹¹ Lettre du 17/01/1915 : «La journée a été calme, les allemands sont peu agressifs et ne tirent même pas sur nos observateurs. Ils laissent placer des fils de fer devant eux.»

¹⁹² Lettre du 22/01/1915 : «j'ai vu pour la première fois de près l'effet de nos 75»

«ils éclataient en plein dans les tranchées boches quand ils tombent ainsi en pleine tranchées nous pouvons lever la tête par dessus les nôtres car ils se tapissent par terre et ils ne pensent pas à nous viser.»

193

Ainsi, cette indifférence à l'égard du sort de l'ennemi peut susciter l'hypothèse suivante: il est possible que ce sentiment soit le produit du bourrage de crâne dont sont victimes les soldats, visant à déshumaniser l'ennemi afin de pouvoir mieux l'anéantir et le détruire. A cette déshumanisation s'ajoute la haine croissante de l'ennemi, au point que sa mort ne devienne qu'un simple constat. Bien que l'intention première de Jean Chambe ne fût pas de tuer des «boches», un enseignement sur la nature néfaste de l'ennemi a pu altérer son point de vue et encourager une forme de patriotisme faible mais présente. Cependant, aucun propos raciste n'est véhiculé dans ses lettres, c'est pourquoi nous pouvons considérer que Jean Chambe, s'il est indifférent vis-à-vis du sort des «boches», n'éprouve pas de réelle haine de l'Allemand. Cela témoigne du manque d'engagement idéologique de Jean Chambe, qui, s'il participe à l'effort de guerre, n'a pas vraiment conscience de la manière dont se déroule celui-là dans sa globalité.

Des informations de la guerre indirectes et erronées, mais qu'il relaie

Même si Jean Chambe est mobilisé durant les quatre années, il semble souvent être moins bien informé que les civils quant à l'avancement de la guerre. En effet, les informations qu'il donne à ses parents dans ses lettres ont généralement été obtenues par le bouche-à-oreille et ne viennent pas de sources officielles. Elles sont également apprises par l'intermédiaire des personnes extérieures : sa cousine par exemple le tient au courant des nouvelles dans leur échange épistolaire.

«J'ai reçu aussi aujourd'hui de la cousine de Paris qui me dit de vous dire bien des choses de sa part. Il paraît que les boches ont encore pris une belle piquette avec leurs zepelins, pour un peu plus ils auraient été passé à St-Martin»¹⁹⁴

¹⁹³ *Ibid.*

¹⁹⁴ Lettre du 22/10/1917

Aussi surprenant que cela puisse paraître, Jean Chambe ne fait que relayer des informations relatives à l'avancement de la guerre alors même qu'il participe à cet effort de guerre. Il semble en savoir moins que les gens de l'arrière et notamment que sa cousine qui vit à Paris où les tirages de la presse augmentent durant les années 1917 et 1918. Néanmoins, les informations restent succinctes et ne sont généralement pas détaillées. Ce manque d'information trouve son origine dans le contrôle qu'exerce l'armée d'août 1914 à avril 1917 puis le gouvernement jusqu'en novembre 1918. La presse est donc surveillée durant toute la période de la guerre afin de garantir la sécurité et d'éviter une baisse du moral des troupes.¹⁹⁵ C'est ce que rappelle Pétain dans une lettre qu'il adresse au ministre de la guerre concernant le contrôle de la presse.

«Le moral des troupes est directement influencé par la lecture des journaux. [...] Il faut, par des directives adroites, obtenir de la presse qu'elle soit moins critique et plus documentaire.»¹⁹⁶

De plus, Jean Chambe reçoit généralement les informations de bouche à oreille et à la dernière minute. L'utilisation du conditionnel dans ses lettres et les nombreuses hypothèses qu'il avance laissent penser qu'il n'y a pas d'organisation, de système mis en place dans les régiments afin de tenir au courant les soldats. Ils sont prévenus au dernier moment et participent à l'effort de guerre sans avoir de vision globale de celui-là.

«Il est question que nous allons quitter St Dizier pour laisser la place aux Américains, il paraît que nous irions à Poligny dans le Jura. Je crois que les boches viennent de tomber sur un bec de gaz avec leur offensive, j'apprend à l'instant que nous avons fait 18.000 prisonniers.»

¹⁹⁷

Ainsi, Jean Chambe ne semble pas avoir de vision globale de la guerre malgré le fait qu'il soit un soldat, c'est-à-dire directement impliqué. Bien au contraire, il relaie des informations obtenues par l'intermédiaire de civils et ne propose généralement que des hypothèses à ses parents. L'élan patriotique très relatif peut être mis en lien directement avec ce rapport particulier à l'information, qui laisse penser que le soldat n'est pas toujours conscient de ce qui l'entoure. Cependant, si ce n'est pas l'élément qui transparaît le plus

¹⁹⁵ Article *L'armée et l'information de 1914 à de nos jours* visible sur <https://armeeinformationstpe.wordpress.com/category/i-le-controle-de-linformation-pendant-la-premiere-guerre-mondiale/>

¹⁹⁶ Lettre du Maréchal Pétain adressée au ministre de la guerre, le 23/08/1917

¹⁹⁷ Lettre du 19/07/1918

clairement dans ses lettres, une forme de fierté patriotique semble poindre dans les moments forts de la guerre.

Une guerre dont on peut être fier et des sacrifices qui «n’auront pas été inutiles»¹⁹⁸

Si Jean Chambe est sur le front au cours de l’année 1915, les récits de son expérience combattante sont peu nombreux. Cependant, il relate deux batailles dans lesquelles lui et son frère ont été mobilisés, et surtout durant lesquelles il a lui-même été blessé. La première a lieu en mars 1915 à Notre Dame de Lorette et la seconde en octobre 1915. Malgré tout, la description des batailles reste succincte : Jean Chambe ne décrit pas l’horreur des batailles, il ne donne que les informations majeures concernant celles-là, c’est-à-dire le lieu, la date et les régiments concernés.

«Comme Barthélémy vous l’a déjà dit c’est bien à Notre Dame de Lorette que nous avons été blessés, à l’éperon sud. Je vous envoie un bout de journal qui raconte notre charge. La compagnie du capitaine maire dont il est question est la 10ème compagnie, nous n’étions qu’une section de la 12ème commandée par le sous-lieutenant de Roquetallade dont il est question sur le journal, mais la contre attaque dont on parle eut lieu dans la nuit du 16 au 17 et non du 15 au 16 car dans la nuit du 15 au 16 il n’y eut qu’une petite attaque facilement repoussée par notre fusillade. J’ai été blessé le 16 vers 2 heures, c’est à dire pendant le bombardement et Barthélémy vers 10 heures pendant la contre attaque, c’est à ce moment que nous sommes partis de la tranchée et la compagnie a été relevée presque aussitôt par le 2ème bataillon.»¹⁹⁹

Le jeune homme ne fait donc aucune description des attaques menées et du déroulement des offensives. C’est pourquoi il serait intéressant de comparer son récit à la coupure de journal dont il parle à ses parents, cependant elle n’était pas avec la lettre. Nous avons donc utilisé un article de journal faisant le récit de cette même bataille. Ce dernier raconte plus précisément la bataille de Notre Dame de Lorette et notamment le récit de la contre attaque.

¹⁹⁸ Lettre du 10/11/1918

¹⁹⁹ Lettre du 27/03/1915

«Dans la nuit du 15 au 16, la contre-attaque prévue se déclencha. Elle fut massive, menée en colonne par quatre par trois compagnies du 110e badois, et une compagnie de la garde badoise.

Reçue à très courte distance par des feux de mitrailleuses, l'une des colonnes fut fauchée ; une autre, vers la gauche, parvint jusqu'aux boyaux que nous occupions sur les pentes.»²⁰⁰

Même si Jean Chambe ne décrit pas le feu des mitrailleuses, la mort omniprésente ou encore son ressenti lors de la bataille, il envoie une coupure de journal dans laquelle la bataille est relatée plus précisément. Le jeune homme veut montrer les efforts fournis, les risques encourus. Finalement, même si le patriotisme de Jean Chambe paraît très peu présent dans l'ensemble de ses lettres, il exprime néanmoins lors d'événements marquants et ponctuels une certaine fierté voire un patriotisme affirmé. C'est notamment le cas lorsqu'il parle de son frère Barthélémy blessé²⁰¹, lors des batailles vécues ou encore à l'annonce de l'armistice.

«Quand vous recevrez cette carte le dernier coup de canon de cette guerre aura probablement été tiré ; quel bonheur de sortir enfin de ce cauchemar par une belle victoire et tous nos sacrifices n'auront pas été inutiles.»²⁰²

Si Jean Chambe ne témoigne pas d'un grand patriotisme dans ses lettres il fait néanmoins preuve ponctuellement de fierté. Comme en atteste la lettre écrite après l'annonce de l'armistice, Jean Chambe est heureux mais aussi fier d'avoir servi la France, tous ses efforts n'ont pas été vains. Ses propos pourraient paraître impersonnels, ils sont avant tout le témoignage d'un jeune homme mobilisé pendant quatre années. Cependant, si son patriotisme s'exprime ainsi ponctuellement, de l'ensemble des lettres ressort un certain manque d'enthousiasme vis à vis des combats.

²⁰⁰ Article de journal extrait des Archives du Pas-de-Calais, <http://www.archivespasdecalsais.fr/Activites-culturelles/Chroniques-de-la-Grande-Guerre/A-l-ecoute-des-temoins/19152/Le-15-mars-1915-prise-du-Grand-Eperon-de-Lorette>

²⁰¹ Lettre du 19/10/1915, «Barthélémy ne m'a pas dit non plus pourquoi il a été décoré mais il l'a sûrement bien mérité, car je vous assure qu'il est courageux. Le jour que j'ai été blessé nous avons pris un bout de tranchée qui n'aurait pas été tenable le jour, nous avons reçu l'ordre de nous replier, il y avait un adjudant 2 sergent et à peu près 30 hommes, il faisait clair de lune, nous nous sommes repliés en rampant car les boches nous tiraient dessus, Barthélémy portait un blessé sur son dos et moi je portais son sac, j'étais à 10 mètres de notre tranchée dans un trou d'obus quand j'ai été blessé.»

²⁰² Lettre du 10/11/1918

Davantage d'enthousiasme envers sa famille que pour les combats

« Courage! On les aura! »²⁰³

Avec ces derniers mots de l'Ordre du jour du 10 avril 1916, Pétain incite les soldats sur le front de Verdun à se battre jusqu'au bout, les encourageant à défendre leur patrie pour remporter la victoire finale sur l'ennemi. La préservation du moral des troupes devient essentielle pour les officiers : si des troupes avec un bon moral peuvent réussir contre toute attente, le mauvais moral peut entraîner l'échec, même lorsque la victoire semble probable²⁰⁴. Néanmoins, avec les mutineries de 1917, l'enthousiasme envers le combat s'affaiblit, malgré les promesses d'une victoire proche à travers les discours médiatiques qui font croire à un affaiblissement significatif de l'ennemi.

« Les Allemands sont abattus, les Français sont joyeux. Les blessures des Allemands sont presque toutes graves, quelques-unes terribles ; celles des Français, pour la plupart sont légères. Différence profonde, dans l'état moral et dans les effets de l'armement »²⁰⁵

Malgré ce bourrage de crâne, Jean Chambe ne partage pas le même enthousiasme pour la guerre. De fait, l'unique intérêt qu'il porte à la guerre est l'implication de ses frères au combat : sa seule source d'enthousiasme provient des incidents liés à ses frères et non pas à la guerre. Ainsi, à la place d'une glorification patriotique de la guerre, Jean Chambe se réjouit quand sa famille devient moins impliquée dans la guerre.

« Nous sommes très contents que Joannes est été ajourné, quoique j'espère bien que cette classe ne sera pas [*le mot « jamais » est barré*] appelée. »²⁰⁶

Le souci de voir les membres de sa famille loin de la guerre fait partie de l'inquiétude quotidienne de Jean Chambe. Le soldat modèle se doit d'être impliqué dans l'armée et de considérer la validation du conseil de révision comme un privilège pour servir l'armée et non comme un fardeau. Au contraire, Jean Chambe souhaite implicitement que le passage au

²⁰³ In *Verdun, 1914-1918*, 1996, Alain Denizot, propos attribués au général Philippe Pétain dans l'Ordre du jour, 10 avril 1916

²⁰⁴ Mark K. West, *The Oxford Companion to American Military History*, «Morale, Troop», en ligne : <http://www.mywire.com/a/Oxford-CompanionAmerican-Military-History/Morale-Troop/9523316/>

²⁰⁵ Albert de Mun, *L'Écho de Paris*, 16 septembre 1914

²⁰⁶ Lettre du 14/06/1915

conseil de révision soit un échec et non une réussite pour Joannes, soucieux d'épargner à son frère cadet l'horreur de la guerre.

«Aujourd'hui je pense à Joannes qui passe au conseil de révision et le temps me dure de savoir le résultat»²⁰⁷

Cette volonté de protéger son frère se poursuit en prenant l'image du soldat modèle à contre-pied : il préfère voir son frère loin du front, souffrant dans un lit d'hôpital plutôt que devant faire face au feu²⁰⁸ ; il privilégie le repos par rapport au combat, en profitant pour faire l'éloge des permissions de convalescence.

«je pense que [Joannes] a droit à demander une prolongation, quoique on ne peut pas beaucoup compter sur cela, mais c'est toujours 20 jours de tirés bien tranquils.»²⁰⁹

L'enthousiasme pour lutter contre l'ennemi n'est pas le fondement de la pensée de Jean Chambe à propos de cette guerre. Ce dernier n'a nulle envie de prolonger le combat au nom du patriotisme mais espère uniquement que la guerre épargne ses frères au front.

«Tandis que Barthelemy est toujours au danger, je prie toujours bien pour qu'il revienne bientôt sain et sauf après la victoire prochaine. Car la guerre ne va durer toujours.»²¹⁰

²⁰⁷ Lettre du 03/06/1916

²⁰⁸ Lettre du 15/01/1918 : «je suis plus content de savoir [Joannes] à l'hôpital que sur le front»

²⁰⁹ Lettre du 30/01/1918

²¹⁰ Lettre du 26/06/1916

CHAPITRE VIII

Une mort qui s'insinue de manière ténue

Une mort hasardeuse

«Je lève les yeux : je regarde ici, là. Un deuil épouvantable écrase tout. J'ai l'impression d'être tout seul, naufragé, au milieu d'un monde bouleversé par un cataclysme.»²¹¹

Contrairement à la vision de la mort véhiculée par Barbusse dans les tranchées, celle de Jean Chambe n'est pas apocalyptique. L'évocation de la mort ne vient que rarement dans ses lettres, principalement à travers la description de blessures de guerre et l'évocation des victimes qui arrivent dans les hôpitaux. Jean Chambe mentionne par exemple l'arrivée des blessés à l'hôpital de Cloyes.

«Vendredi il est arrivé à Cloyes un convois d'une soixantaine de blessés, il en est venu trente à notre hôpital, maintenant c'est tout complet, ils viennent tous des environs d'Ypres ils ne sont presque tous blessés que légèrement car les plus blessés sont resté à Chateaudun, c'est les premiers arrivés depuis que nous y somme.»²¹²

Néanmoins, lorsqu'elle est proprement évoquée, la mort ne semble pas épargner qui que ce soit, de l'enfant du docteur de Jean Chambe à Bel-Air²¹³ à ses camarades proches²¹⁴. La façon dont le combattant explique la mort témoigne d'un manque total d'émotion vis-à-vis du défunt. On peut en déduire soit une volonté d'autocensure, soit une censure obligatoire qui empêche les soldats d'exprimer une pensée antimilitariste à l'occasion d'un décès. Ainsi, lorsque Jean Chambe évoque la mort d'un de ses camarades en janvier 1918, décédé subitement et presque par hasard, il se soucie davantage d'une contagion pouvant affecter sa propre vie que de la tragédie de cette mort subite :

«Aujourd'hui on a enterré un de mes camarades mort presque subitement [...] il y est mort dans la nuit de samedi à dimanche [...] ; le premier jour on craignait la méningite cérébrospinal et on nous a fait

²¹¹ Henri Barbusse, *Le Feu, Chapitre XX : Le Feu*, 1916, Editions Flammarion, p.301

²¹² Lettre du 02/05/1916

²¹³ Lettre du 23/05/1916 : «Hier il y a eu une messe pour le fils du docteur qui me soigne qui a été tué à Verdun.»

²¹⁴ Lettre du 21/01/1918

prendre des précautions, mais aujourd'hui on nous a dit qu'il n'y avait aucune contagion à craindre. »²¹⁵

Cette banalisation d'une mort hasardeuse est complétée par la description d'une mort qui tombe du ciel : elle n'est plus à craindre de l'ennemi qui se trouve à portée de main, puisqu'il laisse une chance de survie dans le combat au corps à corps, mais elle est inévitable, impossible à combattre manuellement. Soumis à l'explosion des bombes aériennes, les combattants ne peuvent pas lutter à armes égales, ce qui donne un aspect aléatoire et hasardeux à une mort qui peut surgir à tout instant. Ainsi, Jean Chambe décrit à deux reprises les dégâts mortels provoqués par les bombardements nocturnes de l'armée allemande.

«Içi ils viennent bombarder la nuit avec les avions, les premier jours ils ont tué des vâches et des chevaux dans un parc, il tapent toujours en dehors de la ville.»²¹⁶

«Içi les avions sont venu bombarder la nuit, mais la dernière fois il y en a eu 2 d'abatus dont le chef d'escadrille et voilà 3 nuit qu'ils ne sont pas revenus.»²¹⁷

Si la mort est omniprésente et hasardeuse, elle fait partie intégrante de la vie quotidienne de ces soldats qui vivent dans la crainte et se tournent vers la religion pour pouvoir la supporter.

Une perspective religieuse qui rend la mort supportable

«Sur la terre, champ de mort, se juxtapose étroitement le champ de tristesse du ciel.»²¹⁸

Si Barbusse décrit la pluie incessante sur le champ de bataille comme un signe de la «tristesse du ciel», il rapproche l'omniprésence de la mort avec le rapport que les soldats entretiennent avec le divin en cette période meurtrière. L'imprégnation du catholicisme est présente dans le discours de Jean Chambe, fortement marqué par le christianisme, que cela soit par l'importance de fêter Noël²¹⁹ ou tout simplement de prier continuellement pour survivre :

²¹⁵ *Ibid.*

²¹⁶ Lettre du 19/07/1918

²¹⁷ Lettre du 24/07/1918

²¹⁸ Henri Barbusse, *Le Feu, Chapitre II : Dans la Terre*, 1916, Editions Livre de Poche, p.48

²¹⁹ Lettres de Noël 1914 et 1917

«vous pouvez croire que nous n’oublions pas de prier surtout quand les obus sifflent au dessus de nous.»²²⁰

Face à une mort omniprésente, les soldats se rattachent à une transcendance, cherchent à trouver une aide dans l’au-delà, ont recours à des pratiques superstitieuses, comme les rites dans la religion populaire, issu du syncrétisme pagano-chrétien. Ainsi, afin d’aider les soldats à trouver un refuge spirituel au front, des aumôniers militaires sont présents dans toutes les armées et contribuent à entretenir et à soutenir la foi des combattants.²²¹ De même, lorsque les blessés se retrouvent à l’hôpital, d’autres aumôniers sont présents pour les soutenir en les intégrant à la paroisse locale, comme l’écrit Jean Chambe.

«C’est aujourd’hui la St Martin et ce matin c’était un peu comme si j’avais été avec vous à la Messe car on a prêché sur St Martin qui est aussi le patron de la paroisse où je suis»²²²

De même, face à la mort, Jean Chambe fait de son mieux pour consoler et rassurer ses parents à propos des atrocités de la guerre. Ainsi, il agit de la même manière vis-à-vis de la mort de son frère Étienne, ne montrant aucune défaillance et encourageant sa famille, en soulignant que par la foi qu’il avait en Jésus-Christ, leur fils décédé est sauvé.

«Je comprend que vous devez être bien tristes depuis que vous avez appris la mort d’Etienne, mais consolez-vous l’on a qu’une mort à faire le tout est de la bien faire. Etienne est mort en chrétien c’est là nôtre plus grande consolation.»²²³

Non seulement il remet la vie de ses frères entre les mains de Dieu, mais aussi le destin de la France dans cette guerre. Qu’importe qui perd ou qui gagne, sa seule prière est de voir la fin de ce conflit où tant de ses camarades sont morts et de pouvoir rentrer chez lui, sain, sauf et tout entier.

«Je prie l’Enfant Jésus que ce quatrième hiver soit bien le dernier de la guerre.»²²⁴

²²⁰ Lettre du 02/03/1915

²²¹ Site du Centenaire 14-18, Les religions dans la Grande Guerre, La foi au front : <http://centenaire.org/fr/espace-scientifique/societe/les-religions-dans-la-grande-guerre>

²²² Lettre du 11/11/1917

²²³ Lettre du 19/04/1915

²²⁴ Lettre du 25/12/1917

Ainsi, la mort qui entoure Jean Chambe n'est pas régulièrement évoquée, mais chaque mention de cette mort est suivi d'un souhait et d'un espoir que Dieu puisse faire quelque chose pour l'arrêter. Tout est gardé et préservé entre les mains de Dieu, et c'est en cela que Jean Chambe croit, ou du moins espère.

L'omission de la mort de soldats proches de lui

Si la Première Guerre mondiale a été le théâtre de plus de neuf millions de morts en Europe dont un million et demi de Français, Jean Chambe n'évoque presque jamais la mort dans ses lettres. En effet, aussi surprenant que cela puisse paraître il raconte sa vie à la guerre, où la mort occupe une place centrale sans jamais l'évoquer. Le JMO fait référence à de nombreuses batailles plutôt sanglantes où il y a de nombreux morts et blessés parmi la compagnie de Jean Chambe. Pourtant ce dernier ne mentionne jamais dans ses lettres l'existence d'affrontements ou même la perte de l'un de ses camarades. Le 7 février 1915²²⁵ a lieu une fusillade plutôt violente opposant les Français aux Allemands, durant laquelle meurt un soldat de la compagnie de Jean Chambe, mais le jeune homme n'en parle pas à ses parents. Quelques jours plus tard a lieu une situation similaire, le JMO évoque «une attaque par le feu»²²⁶ qui dure près de trente minutes. Une fois de plus le silence est de mise dans les lettres. Cette omission des attaques et de la mort alors qu'elles constituent la majeure partie de sa vie pendant la guerre peut être interprétée de différentes manières. Comme nous l'avons vu précédemment les soldats ne sont pas tenus informés des avancées de la guerre, afin d'éviter d'éventuelles baisses de moral. Cependant, lorsque l'attaque touche la compagnie de Jean Chambe, cela semble peu probable qu'il ne soit pas au courant. Dès lors, cette omission semble être volontaire : le jeune soldat ne veut pas inquiéter sa famille, il n'écrit pas son carnet personnel, ses lettres seront lues par ses parents, qu'il cherche à préserver. C'est pourquoi Jean Chambe parle de tout, sauf de ce qu'il est en train de vivre, des massacres dont il est témoin. Néanmoins, une dernière hypothèse peut être avancée, celle de la banalisation et de l'oubli de la mort. En effet, dans un climat tel où la vie ne tient qu'à un fil et la mort est omniprésente, les réactions face à la mort ne peuvent être similaires à celles dans un contexte de paix. Peut-être Jean Chambe ne remarque-t-il plus la mort ou du moins s'efforce-t-il de l'oublier afin de ne pas devenir fou.

²²⁵ JMO du 07/02/1915

²²⁶ JMO du 11/02/1915

Ainsi, l'omission de la mort dans ce contexte de guerre vise sans doute dans un premier temps à préserver les parents du jeune soldat. Mais elle est peut-être également le fruit d'une banalisation de la mort et d'une protection de soi où mourir devient la norme et vivre l'exception.

CHAPITRE IX

Peu écrire pour peu penser

Écrire que l'on n'a rien à dire

Ce qui marque à la première lecture de ces lettres, c'est le silence qui traverse toute la période de la guerre. Jean Chambe semble avoir du mal à trouver quoi écrire pour remplir ses courtes lettres, ce qui peut paraître paradoxal de la part de quelqu'un engagé dans une guerre, qui vivrait potentiellement des événements «extraordinaires» au quotidien.

«Je n'ai pas grand chose de plus à vous dire (...)»²²⁷

Cette formule revient à intervalles réguliers durant tout le temps que Jean Chambe passe au front, avec quelques variations selon les lettres²²⁸. L'ennui et la monotonie apparaissent comme caractéristiques de cette guerre lente dans laquelle on s'enlise. Cependant, s'il est fort possible qu'il n'y ait parfois «rien de nouveau»²²⁹, la comparaison avec le JMO nous montre que le silence du soldat n'est pas forcément représentatif de ce qu'il vit. En effet, en plus des morts de sa propre compagnie qu'il ne peut ignorer mais dont il ne parle jamais²³⁰, Jean Chambe ne décrit jamais les offensives auxquelles il prend part et qui sont en revanche détaillées dans le JMO. Le 03/03/1915 a par exemple lieu une altercation importante, qui justifie que plus de deux pages du JMO lui soient consacrées²³¹ - ce qui

²²⁷ Lettres du 18/09/1914, 20/09/1914, 26/09/1914, 30/09/1914, 22/10/1914, 29/10/1914, 04/11/1914, 07/12/1914, 05/01/1915 ; 02/03/1915, 19/04/1915, 14/06/1915, 03/08/1915 ; 04/01/1916, 20/01/1916, 07/08/1916

²²⁸ Lettre du 13/05/1915 : «Je n'ai pas de nouveau à vous apprendre ici il fait beau temp.» ou avec une variante dans la lettre du 03/04/1916 : «Je n'ai pas de nouveaux à vous apprendre car c'est toujours la même vie»

²²⁹ Lettre du 19/04/1915 : «Je n'ai pas grand chose de plus à vous dire, ici il n'y a pas de nouveau, ces jours çà il fait beau temp.»

²³⁰ JMO du 01/03/1915 : Noël René de la 12ème compagnie est tué, Jean Chambe n'y fait aucune référence alors qu'il écrit à ses parents le lendemain même.

²³¹ JMO du 03/03/1915

contraste avec la dizaine de lignes habituelle par jour -. Le troisième bataillon dont fait partie Jean Chambe est engagé et bombardé à 5h30 : de nombreuses pertes sont signalées, qui comprennent des officiers de la 12ème compagnie. Or, la lettre qui suit les événements n’y fait pas la moindre référence : elle ne fait qu’observer que les colis mettent plus de temps que d’habitude à arriver²³². Jean Chambe, à travers son silence, semble passif et indifférent face à ce qu’il vit. C’est d’ailleurs le cas de nombreux soldats qui perdent toute conscience de ce qui les entoure face à l’horreur :

«et perdant notre dignité, notre conscience humaine, nous n’étions plus que des bêtes de somme avec comme elles, leur passivité, leur indifférence, leur hébétitude»²³³

Nous pouvons donc considérer que le silence présent dans les lettres envoyées depuis les tranchées, s’il est lié à un ennui réel, est en partie feint et le produit d’une résignation. Or ce silence devient de plus en plus présent au fil des années, et systématique alors qu’il est conducteur. Ainsi, durant le printemps 1918, nous trouvons de nombreuses formules signalant l’ennui²³⁴ et l’absence de changement²³⁵. Il devient difficile de savoir dans quelle mesure ce silence est représentatif de la réalité de ce qu’il vit, puisque nous ne pouvons à ce moment pas utiliser le JMO comme point de comparaison. Il est cependant possible de supposer que l’ennui est effectivement plus présent et qu’il est de ce fait plus compliqué de trouver des choses à écrire lorsqu’on est un conducteur isolé du front que lorsqu’on se trouve dans les tranchées. Cela est d’autant plus vrai une fois la guerre terminée : cette fois, Jean Chambe n’a vraiment «rien de nouveau à [vous] apprendre» à sa famille²³⁶.

Néanmoins, le fait qu’il ne vive rien d’extrêmement palpitant au quotidien ne justifie pas complètement qu’il ne trouve rien à écrire. Il pourrait réfléchir sur la guerre, donner son avis sur les événements, partager ses pensées sur ce qui est en train de se dérouler. Le silence apparaît donc comme un refus de penser, puisqu’écrire, c’est penser. Et comme l’écrit Laurentin :

«il ne faut pas penser, penser c’est devenir fou.»²³⁷

²³² Lettre du 08/03/1915

²³³ Pierre Miquel, *La Grande Guerre*, p.168

²³⁴ Lettre du 15/06/1918 : «Je fait toujours la même chose»

²³⁵ Lettres du 15/07/1918, 27/01/1918, 05/12/1918, 26/12/1918

²³⁶ Lettres du 26/12/1915, 08/01/1917, 06/08/1917, 16/08/1917, 26/10/1917, 05/11/1917, 15/11/1917

²³⁷ Maurice Laurentin, *1914-1918, Carnets d’un fantassin*

Cette utilisation de l'écriture pour moins penser se traduit, en plus du réel silence, par la mobilisation d'euphémismes dans certaines formules à chaque fois que Jean Chambe décrit la réalité de la guerre.

Un euphémisme permanent en décalage avec la réalité de la guerre

«Nous entrons en agonie. L'attaque est certaine. Surtout je ne dois pas penser... Que pourrais-je envisager? Mourir? Je ne veux pas l'envisager. Tuer? C'est l'inconnu et je n'ai aucune envie de tuer. La gloire? On n'acquiert pas de gloire ici, il faut être plus en arrière. Avancer de cent, deux cents, trois cents mètres dans les positions allemandes? J'ai trop vu que cela ne changeait rien aux événements. Je n'ai aucune haine, aucune ambition, aucun mobile. Pourtant je dois attaquer.»²³⁸

Ces pensées, ces doutes, cette peur, ont dû traverser au moins une fois l'esprit de chaque soldat terré dans les tranchées avant un assaut. Or cette peur ne transparaît que très rarement dans les écrits de Jean. L'euphémisme est au rendez-vous : si bien qu'à la simple lecture de ses lettres nous serions tentés de croire que la guerre n'est pas si terrible pour Jean qu'elle ne le paraît selon d'autres témoignages. Cependant, la comparaison avec le JMO laisse apparaître que, surtout lorsqu'il est au front en 1914 et 1915, notre soldat vit dans les mêmes conditions que les autres poilus.

Nous remarquons par exemple que le début du mois de janvier 1915 est particulièrement catastrophique du point de vue de la boue. Or ce fait est signalé par Jean Chambe de manière extrêmement euphémisée : il se contente de remarquer l'inconfort des tranchées lié à l'humidité²³⁹, comme on noterait une averse lors d'une promenade en forêt. Au contraire, les conditions météorologiques apparaissent comme particulièrement catastrophiques durant cette période dans le JMO. Le lieutenant colonel qui va reconnaître le secteur le 07/01/1915 est dans l'incapacité de voir le secteur de gauche à cause du «très mauvais temps» et du «mauvais état du terrain».

«Les chefs des 2^e et 3^e Bataillons signalent à plusieurs reprises dans la journée l'état de plus en plus mauvais des tranchées et boyaux de

²³⁸ Gabriel Chevallier, *La Peur*, 1930

²³⁹ Lettre du 05/01/1915

communication. Les hommes ont dans la tranchée de la boue jusqu'à mi jambe.»²⁴⁰

La relève est rendue impossible par l'état des tranchées, et elle est repoussée au 8 à partir de 6h30 : les soldats consomment des vivres de réserve puisqu'il est impossible de transporter les vivres préparées à Saint-Eloi. Elle s'effectue donc avec difficulté au cours de la journée du 8 janvier : elle est interrompue à 8h car des hommes sont enlisés dans les boyaux de communication, et n'est achevée qu'à 15h30 après qu'on a apporté du matériel pour «désenliser» les hommes²⁴¹. Le troisième bataillon, dont fait partie la 12ème compagnie à laquelle appartient Jean Chambe, après avoir pris du repos et consommé du vin chaud au Mont Saint-Eloi, rentre le 9 janvier à Villers-Chatel : les hommes sont pleins de boue, les armes abîmées et sales, les outils et le matériel de campement perdus²⁴².

Jean, qui a donc passé une journée de plus qu'à l'ordinaire dans les tranchées, (ce qui doit être particulièrement éprouvant dans ces conditions) informe ses parents qu'ils sont restés enlisés avec Barthélémy dans les tranchées pleines de boue pendant trois jours, mais il relativise immédiatement en montrant que ce n'était pas aussi terrible qu'ils pourraient le croire.

«nous avons eu de la veine car la 12ème compagnie était en 2ème ligne et nous n'avons pas eu à passer dans la boue nous étions tranquilles, nous n'avons à craindre ni les balles ni les obus tandis ce que des hommes d'autres compagnie ce sont engagés dans des boyaux plein de boue et y sont rester, si bien qu'il a fallu faire apporter des cordages pour les retirer.»²⁴³

Il écrit que la pluie fait certes souffrir, mais qu'en dehors de cela ils ont de plutôt bonnes conditions de vie : ils sont bien nourris, boivent du vin tous les jours, ont de l'eau de vie, du chocolat, des sardines, du gruyère ... Ainsi, il semble ne guère souffrir des conditions de froid extrême de l'hiver 1915²⁴⁴.

²⁴⁰ JMO du 07/01/1915

²⁴¹ JMO du 08/01/1915

²⁴² JMO du 09/01/1915

²⁴³ Lettre du 09/01/1915

²⁴⁴ <http://www.meteo-paris.com/chronique/annee/1915> : «21 janvier : une profonde dépression traverse la France et provoque une chute spectaculaire du baromètre - on passe de 775mm de mercure à 737mm en 24h à Paris.»

«Nous n'avons besoin de rien pour nous garantir de la pluie car nous avons des toiles de tentes que nous nous mettons dessus quand il pleut.»²⁴⁵

La majorité des lettres envoyées alors qu'il est au front décrivent donc des conditions de vie agréables, tant au niveau de la météo²⁴⁶, de la nourriture, que des combats²⁴⁷. Il essaie donc de rassurer ses parents au moyen d'un euphémisme permanent qui contraste avec la réalité de la guerre. Mais il est possible que ce soit également un moyen de se rassurer lui-même : omettre la dureté de ce que l'on vit pour mettre en avant les aspects positifs du quotidien. Ainsi, il écrit :

«On est pas si malheureux dans les tranchées que vous pouvez bien vous le figurez, on a des cabanes couvertes avec du zinc ou des planches et de la paille dedans pour dormir le jour car la nuit il faut veiller, nous avons des petits réchauds pour faire chauffer du café ou du vin et d'ailleurs nous sommes relevés toutes les 24 heures.»²⁴⁸

Écrire qu'il est heureux a peut-être une fonction performative : c'est un moyen de ne prêter attention qu'aux choses qu'il décrit, et ainsi de se créer de nouveaux souvenirs, de transformer sa perception des événements.

Un autre euphémisme peut être noté dans le décalage lors de son séjour à l'hôpital entre la situation dans laquelle il se trouve (il a tout de même une fracture au bras, les tendons du poignet sectionnés et des éclats d'obus au niveau des reins) et les divertissements auxquels il fait référence²⁴⁹. En outre, la formule conventionnelle de bonne année²⁵⁰ semble inscrire la correspondance dans une temporalité banale, comme si on n'était pas en temps de guerre et si l'expéditeur n'était ni souffrant ni hospitalisé.

De plus, quand il est conducteur, les seuls points négatifs qu'il évoque sont liés au temps qu'il fait et jamais au contexte de la guerre²⁵¹. Ses problèmes ont l'air de se résumer à

²⁴⁵ Lettre du 22/01/1915

²⁴⁶ Lettre du 06/02/1915 : après deux jours passés dans les tranchées, «le soleil était chaud on était très bien»

²⁴⁷ Idem : Les ennemis n'envoient que quelques obus qui ne les atteignent pas, il n'y a pas eu de blessés depuis longtemps. «On croit qu'ils commencent à manquer de munitions, car ils sont loin de nous envoyer autant d'obus que nous leur en envoyons, tandis qu'au début ils nous bombardaient pendant des journées entières.»

²⁴⁸ Lettre du 06/02/1915

²⁴⁹ Lettre du 24/11/1915 : «Nous avons beaucoup de livres et des jeux ce qui fait qu'on ne s'ennuit pas.»

²⁵⁰ Lettre du 28/12/1915 : «Je termine en vous souhaitant à tous une bonne et heureuse année.»

²⁵¹ Lettre du 06/08/1917 : «J'ai un peu le cafard en voyant le beau temps qu'il fait aujourd'hui»

des rhumes²⁵² et à quelques gouttes de pluie. Son travail de conducteur semble plutôt plaisant, une bonne façon de passer le temps qui fait abstraction de sa raison d'être²⁵³.

En outre, s'il semble ne pas souhaiter que Joannes aille au front, ce n'est jamais à cause de la dureté des combats.

«je souhaite qu'il [Joannes] reste à l'hôpital le plus longtemps possible car avec ce temps il ne fait pas bon dehors»²⁵⁴

Même quand celui-ci est au front, Jean Chambe ne semble pas trop s'inquiéter pour la santé de son petit frère²⁵⁵, ce qui peut paraître étonnant de la part d'un soldat qui a connu les tranchées et qui a déjà perdu deux frères au combat. Si cela apparaît comme un moyen de rassurer ses parents, c'est aussi sans doute un moyen de se rassurer lui-même. En en parlant et en émettant des suppositions sur la situation de Johannès (à propos de laquelle il ne sait en fin de compte pas grand chose), il n'est plus tout à fait impuissant, et a peut-être l'impression de maîtriser davantage ce qui se passe à des kilomètres des routes qu'il arpente.

«J'ai reçu de Joannes, sa division était en réserve et puis je crois que c'est un peu plus calme dans le secteur où il est car c'est dans la Somme que ça chauffe en ce moment et ça a l'air de bien aller.»²⁵⁶

Enfin, au moment où la grippe espagnole fait des ravages tant au front qu'à l'arrière, Jean Chambe euphémise également son importance à l'endroit où il se trouve²⁵⁷. Il continue d'utiliser sa formule habituelle concernant la santé, cherche à rassurer ses correspondants et lui-même.

«je vois que malheureusement la Grippe fait aussi des victimes à St Martin ; j'espère que vous ne l'attraperez pas. Ici dans mon unité elle est passée il n'y en a que 2 ou 3 qui l'ont eu et pas gravement.»²⁵⁸

²⁵² Lettre du 01/04/1918 : «quand a moi j'ai pris aussi un petit froid jeudi dernier, j'ai eu mal à la tête et un peu de fièvre le vendredi et le samedi, mais comme mon sous officier m'avait dit de me reposer, je n'ai pas eu besoin d'aller à la visite et maintenant c'est complètement passé, aujourd'hui j'ai travaillé comme d'habitude.»

²⁵³ Lettre du 15/06/1918 : «Je fais toujours la même chose ; des réparations et quelques petits voyages qui font passer le temps plus vite que de rester à l'atelier.»

²⁵⁴ Lettre du 11/01/1918

²⁵⁵ Lettre du 01/09/1918 : «Il y a aussi quelques jours que je n'ai pas reçu de Joannes, je pense qu'il est aussi en bonne santé.»

²⁵⁶ Lettre du 13/08/1918

²⁵⁷ Lettre du 27/10/1918 : «Ici la grippe n'a pas l'air de trop se propager, ceux qui sont avec moi qui l'avaient attrapée sont guéris et il n'y en a pas d'autres qui l'ont pris.»

²⁵⁸ Lettre du 04/11/1918

Ce constat qui fait passer la plus grande pandémie de l'histoire pour une simple maladie peu dangereuse est sans doute erroné, étant donné que la grippe aurait touché 230 000 soldats de septembre à novembre 1918, et qu'elle aurait fait au total 210 900 victimes en France²⁵⁹. C'est pourquoi il nous semble pertinent d'affirmer que Jean Chambe euphémise une fois de plus la gravité de la situation afin de rendre sa propre perception des choses plus acceptable.

²⁵⁹ *L'Histoire*, «La grippe espagnole submerge la France» : Recherche par Pierre Darmon dans le mensuel n°281, novembre 2003, p.79

CONCLUSION

«quel bonheur de sortir enfin de ce cauchemar par une belle victoire et tous nos sacrifices n'auront pas été inutiles.»²⁶⁰

Cette formule, à l'image des lettres de Jean Chambe, pourrait paraître quelque peu simple, banale, comme la pensée presque trop attendue d'un soldat à la fin du conflit. Il est vrai que son expérience n'est aucunement exceptionnelle. Son parcours de soldat ne dénote en rien un patriotisme exacerbé, il n'est pas non plus celui d'un déserteur ou d'un mutin. Il a connu la vie dans les tranchées, il a sollicité quelquefois sa famille pour avoir des colis afin d'améliorer ses conditions de vie, il a attendu ses permissions, comme tant d'autres. Les liens étroits qu'il semble entretenir avec ses frères lors de la guerre et la perte de deux d'entre eux sont des éléments partagés avec de nombreux autres poilus. La place de conducteur qui lui est donnée est un moyen pour lui, après avoir été blessé, de continuer à servir l'armée sans être exposé directement au front. De même, en écrivant à ses parents, il se conforme à une pratique commune à la majorité des soldats ; c'est encore le cas quand il développe, transforme ou omet certains éléments de sa vie pour adoucir une réalité à laquelle il n'a pas envie de confronter ses parents. Il s'agit donc d'un soldat ordinaire, victime et témoin parmi d'autres de la Première Guerre mondiale. C'est pourquoi l'intérêt de la correspondance de Jean Chambe repose dans le fait qu'elle permet de se représenter le récit que le soldat moyen a pu faire à sa famille restée à l'arrière.

Cependant, il serait réducteur de faire des lettres de Jean Chambe le témoignage archétypique du soldat impliqué dans le premier conflit mondial. En effet, l'analyse de sa correspondance a montré en quoi le fait d'écrire à ses parents permet de maintenir un lien affectif qui leur est propre : il s'exprime souvent avec retenue mais sincérité et simplicité, puisque les missives sont déjà en elles-mêmes une manifestation de la pensée et de l'attention de l'autre. Si les lettres du soldat se réduisent souvent à quelques phrases, peut-être aussi à cause du fait qu'il n'a que peu écrit depuis la fin de ses études, il est remarquable que celui-ci ne montre jamais directement les colères, les peines, les frustrations et sentiments qu'il a dû tout de même ressentir pendant ces quatre années. La modération et la constance sont donc des traits singuliers des lettres de Jean Chambe à ses parents, ce qui relève à la fois de sa volonté et de son tempérament personnels : ainsi n'apparaît-il pas clairement d'évolution, de transformation claire de ses écrits à travers toute la période de la guerre. Seule la nostalgie de

²⁶⁰ Lettre du 10/11/1918

son pays semble se déployer pleinement à travers sa correspondance, à travers l'évocation du temps qu'il fait notamment. Cet élément, qui pourrait sembler anodin, dénote en réalité le fait que les lettres sont pour ce soldat un moyen de quitter un temps la réalité, de repenser à son village natal et à sa vie de paysan qu'il a hâte de retrouver, synonyme de travail mais aussi de tranquillité et de sérénité, par rapport à l'inconstance et à la violence de la guerre. C'est également par le biais des lettres qu'il se remémore son passé proche et réfléchit à son avenir : les lettres lui permettent donc de se détacher un moment de ce qu'il vit pour en faire le récit. Il est alors fortement possible que les détails des lettres de Jean Chambe ne puissent être appliqués à tous les soldats de la Première Guerre mondiale qu'avec mesure, car elles relèvent de sa propre personne.

Enfin, à travers le récit modéré et atténué de Jean Chambe, la guerre a pu paraître quelquefois plus douce que ce qu'il serait possible d'imaginer au vu des millions de morts, de blessés, d'aliénés qu'a laissés derrière lui le premier conflit d'ampleur mondiale. Il serait possible de penser que la violence et l'horreur de la guerre n'ont pas totalement pénétré dans cet individu, et qu'il aurait repris paisiblement sa vie de paysan par la suite. Mais si Jean Chambe reste assez silencieux sur la douleur de son expérience combattante, ce silence n'est qu'une manière de la cacher. Ses souvenirs restent latents et indélébiles, et l'émotion ressort une vingtaine d'années après, lorsqu'il apprend l'entrée de son pays dans la Seconde Guerre mondiale, selon les dires de son fils.

«La mobilisation était un dimanche matin. Après la messe, mon père s'est changé, s'est assis sur une murette, je ramassais des noisettes. Mon père avait la tête dans ses mains. Je l'ai vu pleurer pour la première fois. A huit ans, j'ai compris qu'il y avait quelque chose de grave, d'insupportable ... J'ai compris.»²⁶¹

En parallèle de sa correspondance lors de la Première Guerre mondiale, nous comprenons quant à nous que ce conflit a marqué à jamais la vie, la personne de Jean Chambe, et qu'à défaut de pouvoir oublier cet événement, il espérait, à tort, que celle-ci fût la «Der des Der».

²⁶¹ Témoignage oral du fils de Jean Chambe, le 22/05/2016

«Vôtre fils qui vous aime»

**L'expérience combattante telle qu'elle apparaît dans les lettres de
Jean Chambe à ses parents pendant la Grande Guerre.**

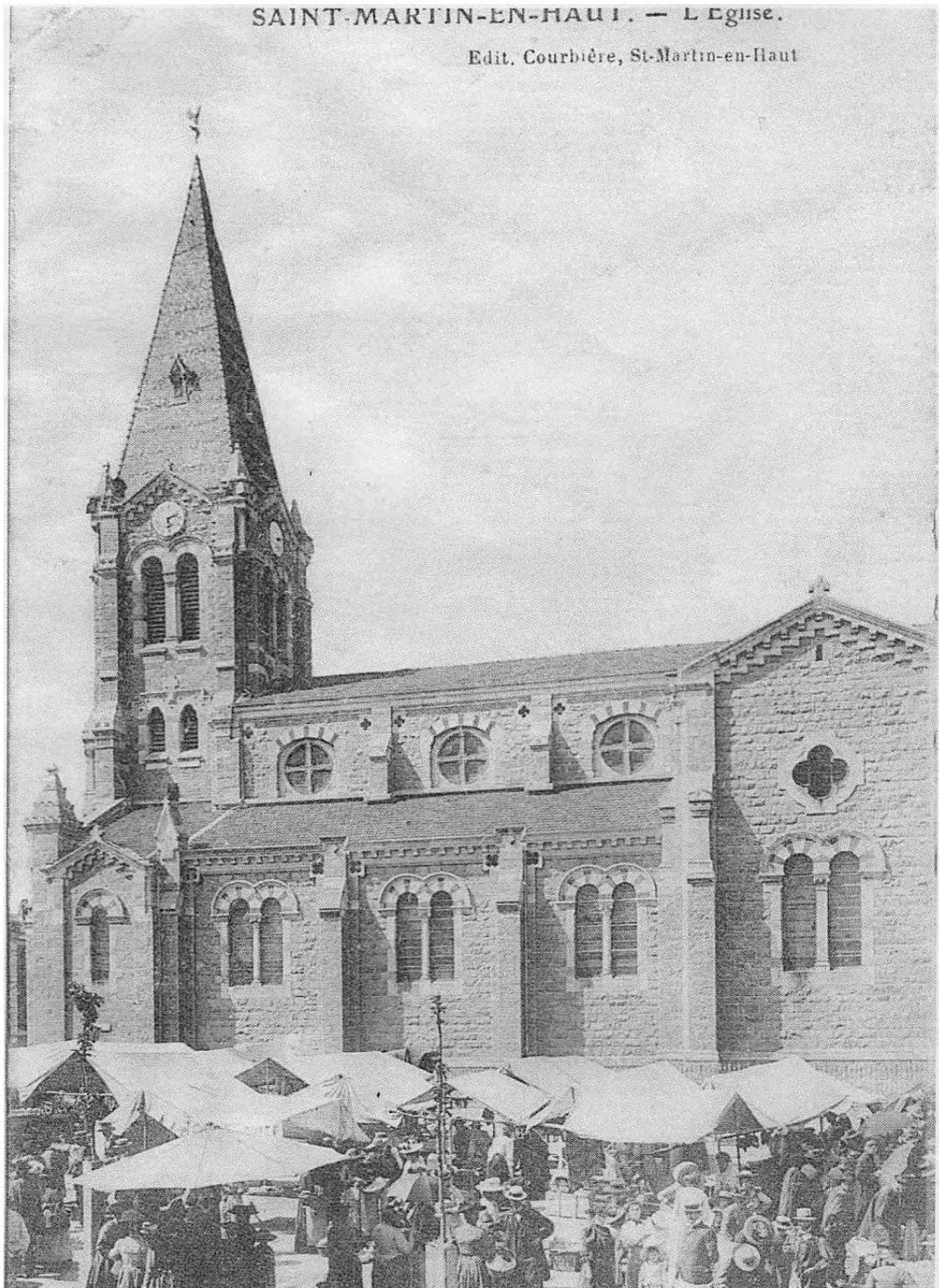
-

ANNEXES



Photographie de Jean Chambe (premier rang, à notre droite)

Source : André-Marie Chambe



Photographie de la place du marché de Saint-Martin-en-Haut au début du XXème siècle

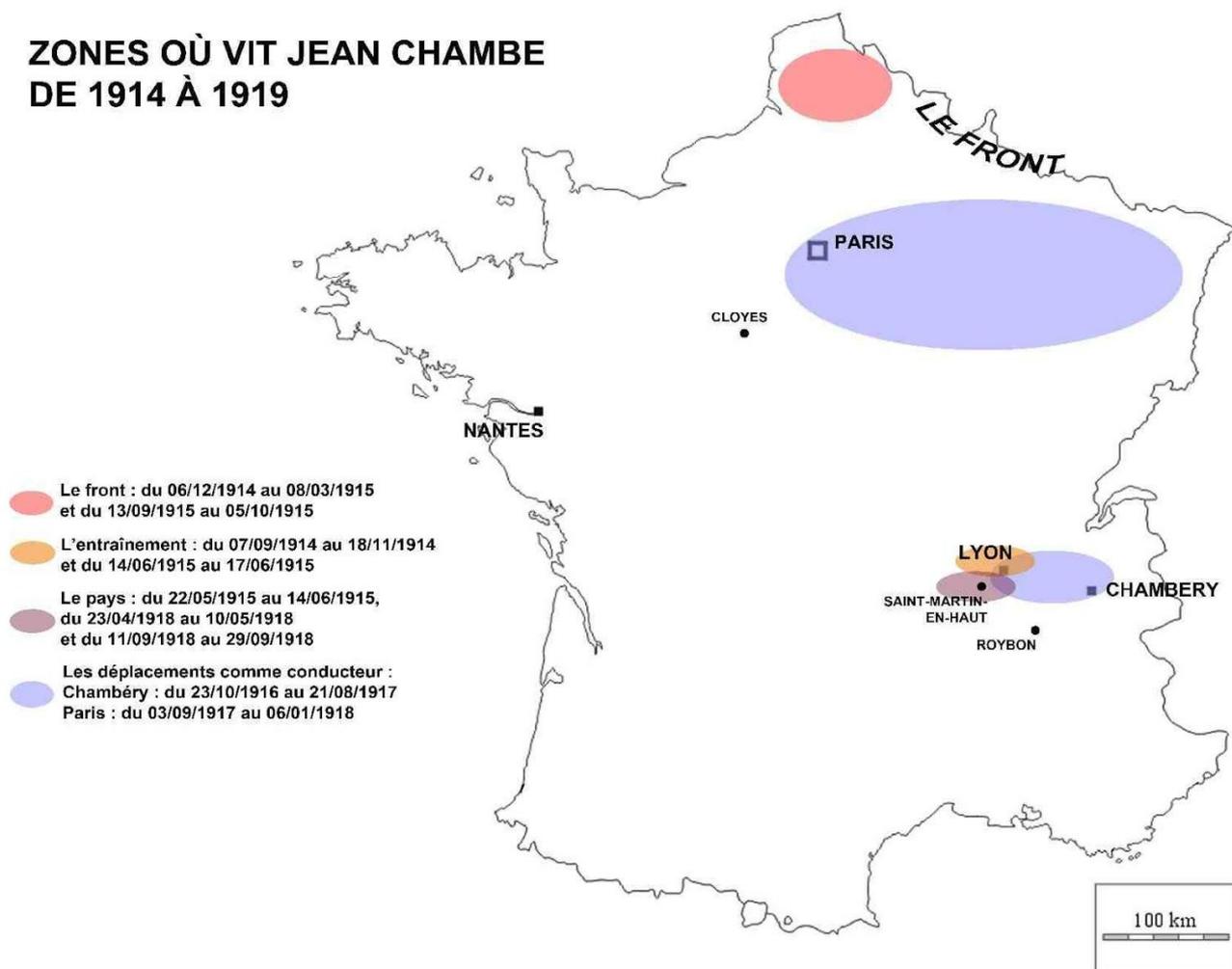
Source : Maison de pays de Saint-Martin-en-Haut



Carte postale de la cathédrale de Nantes

Source : Correspondance de Jean Chambe avec ses parents, lettre du 18/12/1915

ZONES OÙ VIT JEAN CHAMBE DE 1914 À 1919



Source : Fond de carte de l'Académie Histoire Géographie Aix Marseille (Daniel Dalet) et la correspondance de Jean Chambe

Carte des zones où vit Jean Chambe de 1914 à 1919

Source : Fond de carte de L'Académie Histoire Géographie Aix Marseille (Daniel Dalet) et correspondance de Jean Chambe



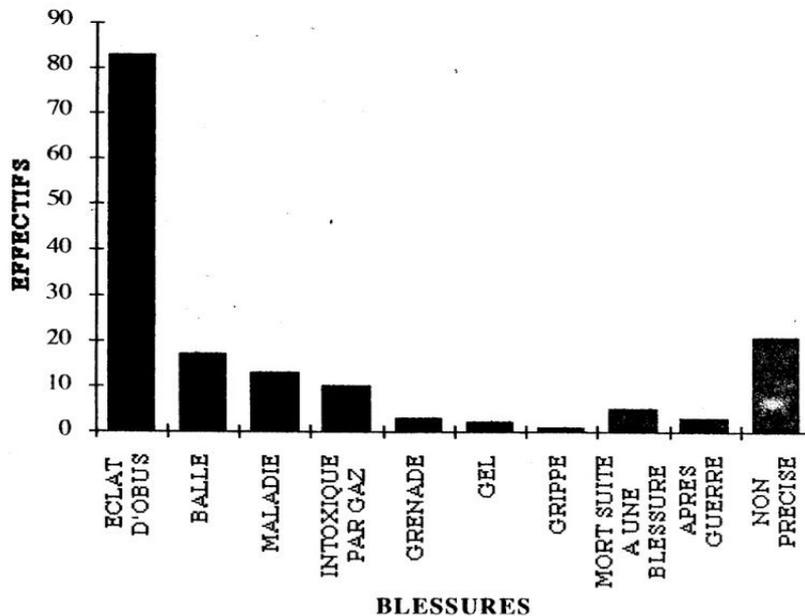
Jean Chambe à l'hôpital (premier rang, à notre droite)

Source : André-Marie Chambe

Les blessés

Tableau statistiques

<i>BLESSURES</i>	<i>EFFECTIF</i>
ECLAT D'OBUS	83
BALLE	17
MALADIE	13
INTOXIQUE PAR GAZ	10
GRENADE	3
GEL	2
GRIPPE	1
MORT SUITE A UNE BLESSURE APRES GUERRE	5
NON PRECISE	3
TOTAL	158



Étude statistique des types de blessures

Source : Catherine Chambe, *D'une terre à l'autre ... Saint-Martin-en-Haut pendant la Grande Guerre*, septembre 1994, dirigé par Gilbert GARRIER, annexes p.64



Photographie d'Étienne Chambe

Source : André-Marie Chambe

Bulletin d'information de la SSBM

Bulletin de la Société de Secours aux
Blessés Militaires (SSBM.)
Juillet 1918 n° 10.

Action de la Société dans la II^e Région

d'Août 1914 à Janvier 1918.

DÉLÉGUÉ RÉGIONAL : Marquis de MONTAIGU.

DÉLÉGUÉ RÉGIONAL ADJOINT : M. de FRÉMOND, du 17 novembre 1914 au 25 novembre 1916.

M. Armand de FRÉMOND.

Avant la guerre, la Société française de Secours aux Blessés militaires avait obtenu dans la II^e Région le classement de 8 hôpitaux, répartis dans les départements de Loire-Inférieure, Vendée, Morbihan et Finistère, et formant un total de 630 lits. Elle avait organisé en outre 4 Infirmeries de Gare à Nantes, La Roche-sur-Yon, Vannes et Quimper.

Répondant au désir exprimé par M. le Ministre de la Guerre, le nombre de lits de la région était successivement augmenté et arrivait, en 1916, à 1.613, sans mentionner les lits créés dans les annexes ou hôpitaux bénévoles. De même le nombre des hôpitaux s'élevait à 17, dont 5 avaient des salles de radiographie. Jusqu'au 1^{er} janvier 1918, plus de 20.000 blessés ou malades y ont été soignés, donnant lieu à 896.142 journées d'hospitalisation.

LOIRE-INFÉRIEURE

Comité de Nantes.

HOPITAL AUXILIAIRE 3. — Cet Hôpital fut installé dans l'immeuble de Bel-Air, dont une partie fut sous-louée à l'Evêché et l'autre mise gratuitement à la disposition de la Société par la Compagnie du Gaz, propriétaire de l'immeuble, dont le Comité de Nantes est heureux de constater la grande générosité.

Le nombre de lits, fixé avant la guerre à 200, fut porté à 221 dès les premiers jours de la mobilisation, puis à 271, et enfin à 301, le 30 septembre 1916, à la fermeture de l'Hôpital auxiliaire 9.

Le médecin-chef, M. le Dr Guillou, le chirurgien-chef, M. le Dr Rivet, ont été

admirablement secondés par les Drs Joseph et Charles Morault, Bécigneul, Chevalier, Aubry, Sourdille, Polo, Aumaitre, par M. le pharmacien Michaud et par 65 infirmières, dont 51 diplômées. Médecins et pharmaciens ont tous donné leurs soins gratuitement.

Trois Administrateurs se sont succédé à Bel-Air: M. le Commandant de la Tour, qui avait surmonté toutes les difficultés de l'installation, a dû donner sa démission dès le mois de janvier 1915 pour raisons de santé. M. Aignan, qui lui a succédé, a habilement administré l'Hôpital du 19 janvier 1915 au 25 mars 1917. Chargé d'occupations multiples, il a dû à son tour renoncer à ses fonctions qu'il a passées à M. le Vicomte de Lusignan. Ce dernier les remplit à l'entière satisfaction de tous.

Dès le début de la guerre, M. L'Heudé, expert-comptable de grande expérience, se mit gratuitement, malgré ses nombreuses occupations, à la disposition du Comité et sut imprimer une excellente direction au service de la comptabilité de l'Hôpital.

Les fonctions de Surveillante générale ont été remplies avec zèle, pendant ces quatre années de guerre, par une Religieuse de la Sagesse, Sœur Sainte-Appoline, Directrice du Dispensaire Ecole qui a formé à Nantes toutes nos infirmières diplômées au nombre de 244.

Mme la Comtesse de la Villesboisnet, Présidente du Comité des Dames, avait tenu à prendre la direction de la salle des grands blessés et s'y est tellement dépensée que ce lourd service a épuisé ses forces. Elle a succombé le 8 novembre 1916, victime de son dévouement. Elle

Source : Conseil départemental de la Croix Rouge Française de Nantes.

pendant des journées entières.
Aujourd'hui il plant un peu
mais il ne fait pas froid.
On est pas si malheureux dans
les tranchées que vous pouvez
bien vous le figurer, on a des
cabanes couvertes avec du ying
ou des planches et de la paille dedans
pour dormir le jour car la nuit il
faut veiller, nous avons des petits
réchauds, pour faire chauffer du
café ou du vin, et d'ailleurs nous
somme relevés toutes les 24 heures.
j'avais un bon rhume il y a
quelques jours, mais j'ai pu me
soigner pendant les quatre jours
que nous avons eu de répit et
maintenant il est complètement
passé.
Nous somme tous deux en bonne
santé et je souhaite que la
présente vous trouve de même.
Vôtre fils qui pense bien à vous
Chambe Jean

Écriture de Jean Chambe de la main droite

Source : Correspondance de Jean Chambe avec ses parents, lettre du 06/02/1915

HOPITAL AUXILIAIRE DE BEL-AIR

Rue de Bel-Air, N° 10. NANTES

Téléph. N° 17-27

Salle P 11-10 1915

Chers Parents

je vous écris moi-même
j'espère que vous pourrez me
lire, je n'ai encore reçu aucune
nouvelle, j'espère en avoir demain.
je vais de mieux en mieux, je ne
souffre pas du tout, y a eu
à la radiographie, les os
sont cassés mais ils ne
sont pas dérangés, je les
ai vu moi-même.

je suis soigné par les dames
de la croix rouge et vous
pourrez croire que je suis
bien soigné.

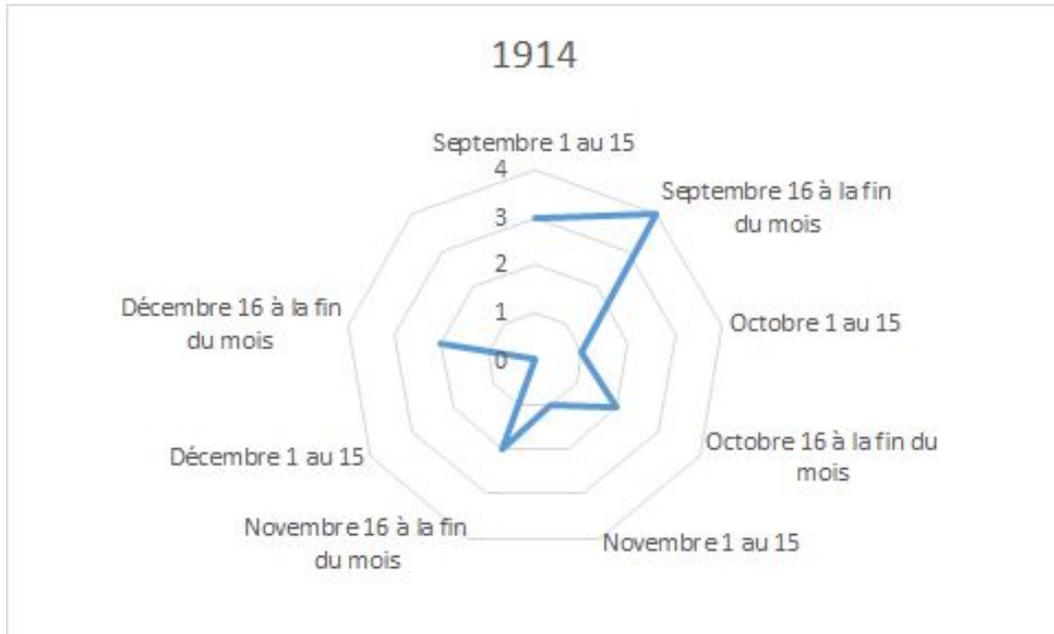
j'attends de vos nouvelles
avec impatience.

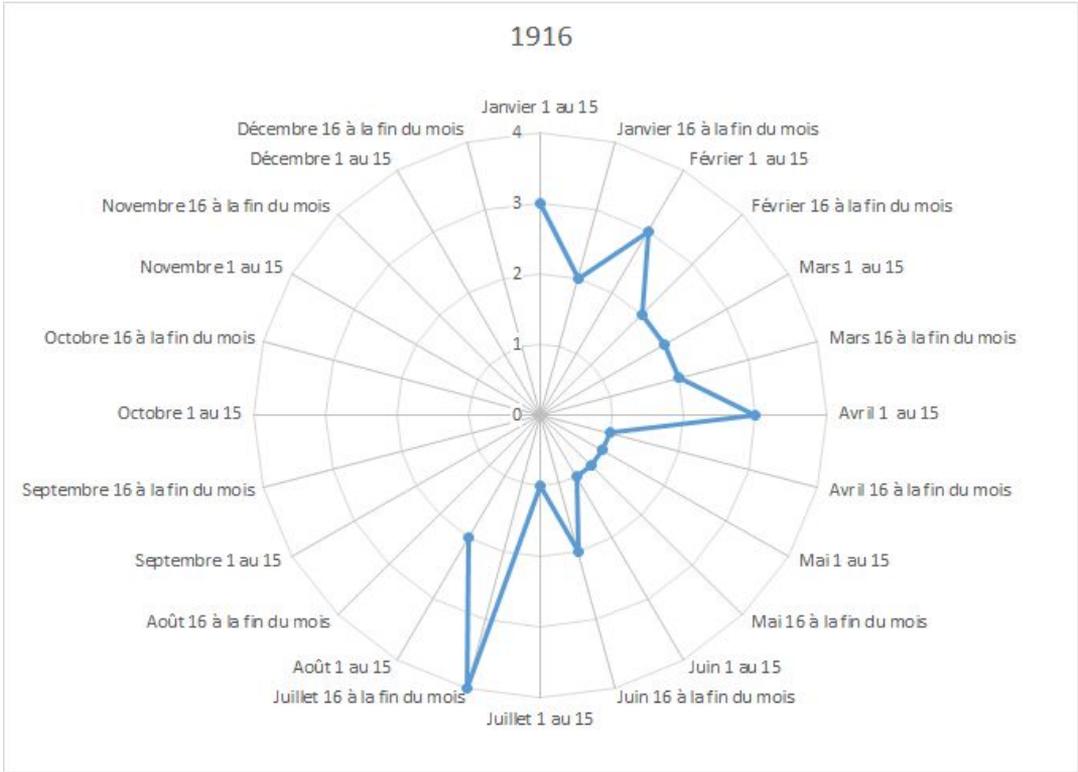
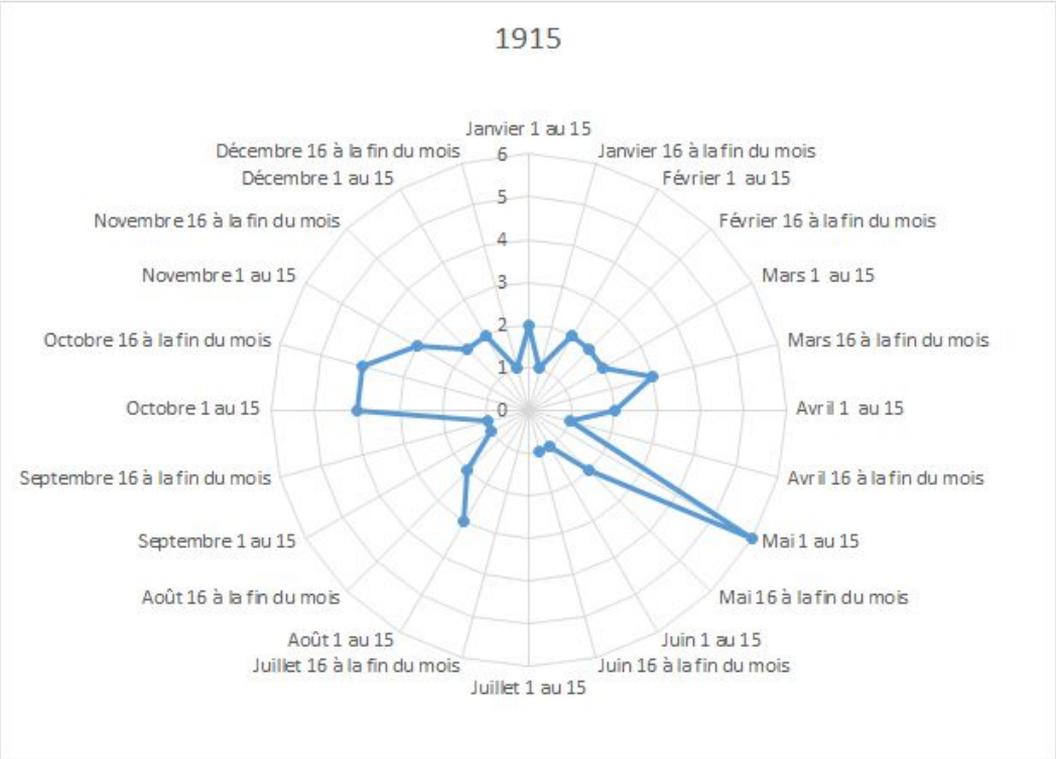
Écriture de Jean Chambe de la main gauche

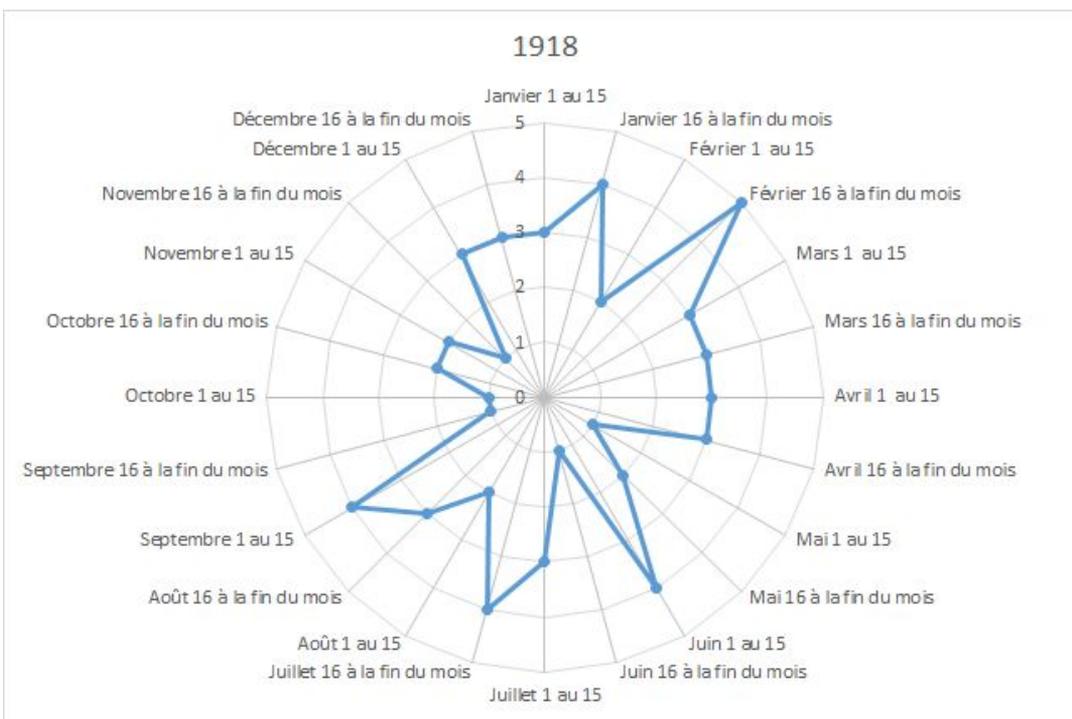
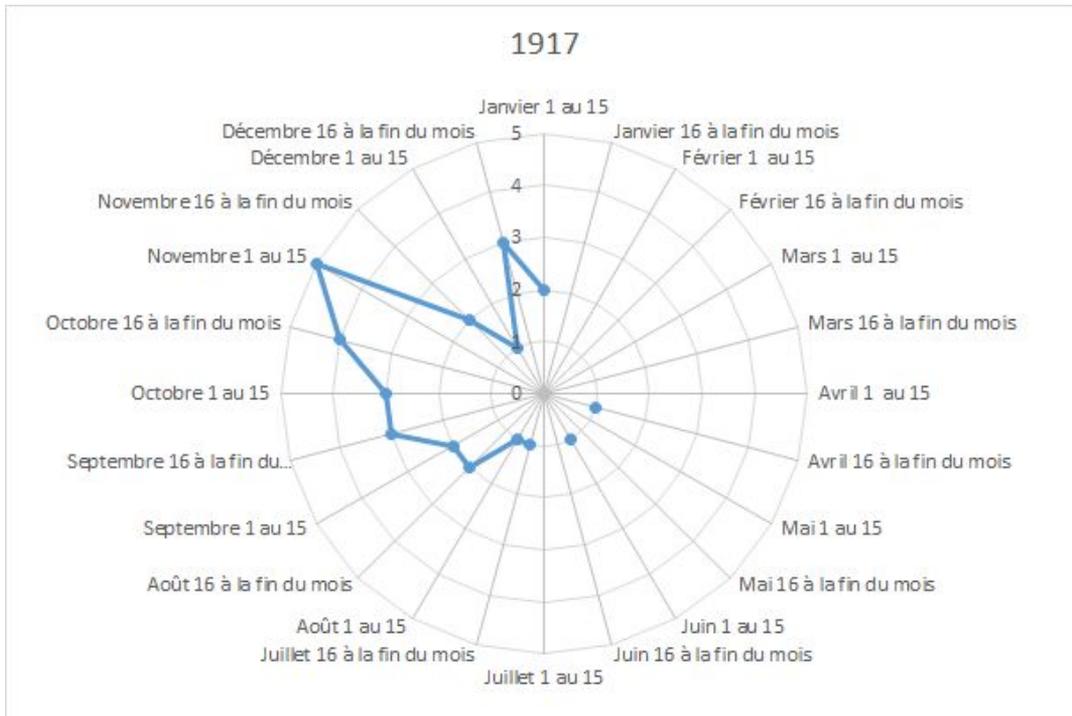
Source : Correspondance de Jean Chambe avec ses parents, lettre du 11/10/1915

Graphiques de la fréquence des lettres par année

Source : Correspondance de Jean Chambe avec ses parents.









Photographie de Claudine Chambe

Source : André-Marie Chambe



Affiche de propagande contre l'armée allemande

Source : <http://rmbi.rouen.fr/creaplus/342.htm>



Source : Correspondance de Jean Chambe avec ses parents, lettre du 16/02/1915



Source : Carte postale envoyée par Jean Chambe à ses parents, lettre du 17/06/1915

Les symboles patriotiques sur les supports

LISTE DES CARTES ET DES ILLUSTRATIONS

- Photographie de Jean Chambe : annexes p. 84
- Photographie de la place du marché de Saint-Martin-en-Haut au début du XXème siècle : annexes p. 85
- Tableau récapitulatif du parcours de Jean Chambe : dates, lieux, régiment, lettres envoyées à sa famille. p. 7
- Carte postale de la cathédrale de Nantes : annexes p. 86
- Carte «Les différentes zones où vit Jean Chambe entre 1914 et 1919.» : annexes p. 87
- Carte «Déplacements de Jean Chambe de 1914 à 1919.» p. 16
- Carte «Jean Chambe au front» p. 17
- Photographie de Jean Chambe à l'hôpital : annexes p. 88
- Tableau statistique des différents types de blessures réalisé par Catherine Chambe : annexes p. 89
- Le bulletin d'information de la SSBM, *Conseil départemental de la Croix Rouge Française de Nantes* : annexes p. 91
- Carte «Zone de déplacements de Jean Chambe comme conducteur» p. 19
- Photographie d'Étienne Chambe : annexes p. 90
- Tableau des supports utilisés par Jean Chambe pour écrire à ses parents p. 24
- Scan d'une carte-lettre : p. 25
- Ecriture de Jean Chambe de la main droite : annexes p. 92
- Ecriture de Jean Chambe de la main gauche : annexes p. 93
- Graphiques par année de la fréquence des lettres : annexes pp. 94 - 96
- Tableau récapitulatif des formules les plus utilisées par Jean Chambe : p. 42 - 44
- Plan type d'une carte postale : p. 44

- Photographie de Claudine : annexes p. 97
- Affiche de propagande contre l'armée allemande : annexes p. 98
- Les symboles patriotiques sur les supports : annexes p. 99

BIBLIOGRAPHIE

Livres

- BARBUSSE Henri , *Le Feu*, 1916
- CHEVALLIER Gabriel, *La Peur*, 1930
- LAURENTIN Maurice , *1914-1918, Carnets d'un fantassin*, 1965
- MIQUEL Pierre , *La Grande Guerre*, 1983
- FOUILLEE Augustine, *Le tour de France par deux enfants*, 1877
- BECKER Jean-Jacques, WINTER Jay, KRUMEICH Gerd (dir.), *Guerre et cultures, 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1994
- BECKER Jean-Jacques, *Le contrôle postal*, 1986
- BECKER Jean-Jacques, chapitre «Patriotisme et République pendant la Grande Guerre» in *Tous Républicains, origine et modernité des valeurs républicaines*, sous la direction de Robert Belot
- MEYER Jacques, *La Vie quotidienne des soldats pendant la grande guerre*, 1967
- RIPERT Aline, FRERE Claude, *La carte postale, son histoire, sa fonction sociale*, 2001
- CHALEIL Léonce, *La mémoire du village*, 1977
- DORGELES Roland, *Les croix de bois*, 1919
- DENIZOT Alain, *Verdun, 1914-1918*, 1996
- DE PIERREFEU Jean, *G.Q.G., secteur 1 : trois ans au Grand quartier général*, 1920

Travaux de recherche

- Mémoire de maîtrise de CHAMBE Catherine, *D'une terre à l'autre ... Saint-Martin-en-Haut pendant la Grande Guerre*, septembre 1994, dirigé par GARRIER Gilbert

Articles papiers

- SAVOIE Philippe, «Quelle histoire pour le certificat d'études ?», *Histoire de l'éducation*, 85 | 2000, 49-72
- FORCADE Olivier, «Voir et dire la guerre à l'heure de la censure (France, 1914-1918).», *Le Temps des médias* 01/2005 (n° 4)
- P. BOURDELAIS, M. DEMONET et J-Y. RAULOT, *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 1978, volume 33, numéro 1
- DEBUZE-BARAZER Christine, «1914-18 : guerre, chirurgie, image. Le Service de Santé et ses représentations dans la société militaire», *Sociétés & Représentations* n°25, Publications de la Sorbonne
- DARMON Pierre, *L'Histoire*, «La grippe espagnole submerge la France» mensuel n°281, novembre 2003
- DE MUN Albert , *L'Écho de Paris*, (16 septembre 1914)
- PROCHASSON Christophe , «La langue du feu», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juillet-septembre 2006, édition belin
- État Major général de l'armée française, schéma de l'organisation de l'armée française en temps de guerre (hiérarchie), notions générales extraites des cahiers de la guerre N°12 1915

Articles en ligne

- *L'Express* :
http://www.lexpress.fr/actualite/societe/1914-1918-les-jardot-une-fratrie-decimee-au-combat_1563160.html

- Article *Le rationnement en France* visible sur le site <http://www.nithart.com/fr14-18.htm>
- Site de la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, dossier thématique de la Première Guerre mondiale : <http://www.bdic.fr/endurer/les-intemperies-et-labsence-dhygiene>
- <http://www.pasteur.fr/fr/institut-pasteur/presse/fiches-info/grippe>
- <http://www.meteo-paris.com/chronique/annee/1915>
- Site du Centenaire 14-18, Les religions dans la Grande Guerre, La foi au front : <http://centenaire.org/fr/espace-scientifique/societe/les-religions-dans-la-grande-guerre>
- *The Oxford Companion to American Military History*, «Morale, Troop», Mark K. West
<http://www.mywire.com/a/Oxford-CompanionAmerican-Military-History/Morale-Troop/9523316/>
- Article de journal extrait des Archives du Pas-de-Calais : <http://www.archivespasdecalais.fr/Activites-culturelles/Chroniques-de-la-Grande-Guerre/A-l-ecoute-des-temoins/19152/Le-15-mars-1915-prise-du-Grand-Eperon-de-Lorett>
- Le Chtimiste : Carnet de guerre de Edouard Mattlinger soldat au 132ème régiment de l'infanterie.
- Site de la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, dossier thématique de la Première Guerre mondiale : <http://www.bdic.fr/endurer/les-intemperies-et-labsence-dhygiene>
- Article extrait du blog la *Revue Internationale d'Histoire Militaire* visible sur le site http://www.institut-strategie.fr/RIHM_83_26.htm
- FORCADE Olivier, «Voir et dire la guerre à l'heure de la censure (France, 1914-1918).», *Le Temps des médias* 01/2005 (n° 4) , p. 50-62, URL : www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2005-1-page-50.htm.
- <http://www.amisduvaldethones.fr/les-soldats-ne-sont-pas-rentres-chez-eux-en-novembre-1918/>
- <http://www.musee-armee.fr/collections/base-de-donnees-des-collections/objet/luniforme-du-fantassin-francais-en-1914.html>

- Musée de La Poste, *Données et dimensions postales de la Première Guerre mondiale.*
- <https://puc.hypotheses.org/1647>
- Johnson N.P., Mueller J. «Updating the accounts: global mortality of the 1918-1920 «Spanish» influenza pandemic.», *Bulletin of the History of Medicine*, 2002, pp. 105-115
- <http://www.histoiredumonde.net/Grippe-espagnole-de-1918.html>
- Article *L'armée et l'information de 1914 à de nos jours* visible sur <https://armeeinformationstpe.wordpress.com/category/i-le-controle-de-linformation-pendant-la-premiere-guerre-mondiale/>